71e ANNEE (8e Série) N° 45 9 NOVEMBRE 1961

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

SEMINARY LIBRARY
PASSIONIST FATHERS

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'Ami sur les « Revues ». — I. En Romagne rouge, 657. — II. L'abbé Breuil, 658. — III. Le Zinjanthropus, 659. — IV. Chesterton, 660. — V. A-t-on retrouvé les ossements de saint Pierre ? 661. — VI. Explosions et non collisions, 662. — VII. Le crépuscule des métaux, 663. — VIII. D'où vint le succès de Gagarine ? 664. — IX. Clément d'Alexandrie, 665. — X. Le Sahara, 666. — XI. Un pont sur la Manche, 667. — XII. Aux sources de la Seine, 668. — XIII. Notre-Dame de Chalais, 670.

Questions de science ecclésiastique. — Communion des malades l'après-midi : Monitum du Saint-Office, 670. — Un condamné à mort peut-il se suicider ? 671.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : D. Dohen, *Vertus du chrétien dans le monde*, 671. — P.-A. Liégé, *Vivre en chrétien*, 671. — Dom A. Graham, *Penser et agir en chrétien d'aujourd'hui*, 671. — Thomas a Kempis, *L'Imitation de J.-C.* (H. Brossard), 672. — A.-M. Carré, *Prêtres et laïcs apôtres de J.-C.*, 672. — P. Dourisboure, C. Simonet, *La mission des grands Plateaux*, 672.

PREDICATION

Instructions du Dimanche. — XXIX. Dernier Dimanche après la Pentecôte : La récompense du chrétien, 337.

Symbole des Apôtres et Prédication liturgique. — I. 1er Dimanche de l'Avent : Les Origines, 338 ; — Je crois en Dieu..., 339.

Conférences à des Religieuses infirmières. — Théologie du corps : II. Mystère douloureux, 340.

Méditations. — La joie spirituelle, 344.

DIRECTION : Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur — R. DESVOYES, Codirecteur
CORRESPONDANCE : M. le Directeur de « l'Ami du Clergé », BP 4 Langres (Hte-Mne)
PUBLICITÉ EXCLUSIVE : M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS (8e)

Paraît tous les jeudis à Langres

L'AMI DU CLERGÉ
REVUE HEBDOMADAIRE DE DOCTRINE ET DE PASTORALE

ABONNEMENTS		France	Étranger
	Doctrine seule	10	15 NF.
	Doctrine et Prédication.	12	18 NF.

Tous les nouveaux abonnements partent du 1er JANVIER de l'année en cours
On n'accepte pas d'abonnements à la PRÉDICATION sans la DOCTRINE

L'AMI DU CLERGÉ, 2-4, rue Claude-Gillot, Langres (H.-M) - C. C. P. 21.88 Nancy

PETIT COURRIER

Q. — Quelles sont les caractéristiques du drapeau pontifical ?

R. — Ce drapeau est constitué de deux bandes verticales, l'une de soie jaune adhérant à la hampe, l'autre de soie blanche ; cette partie blanche porte, au centre, les clés croisées en X, l'une d'or et l'autre d'argent qui sont surmontées de la tiare ; la hampe est jaune et se termine par une lance. Cf. *Catholicisme,* t. III, col. 1081.

Q. — L'*Ami* pourrait-il me procurer la liste des principales études concernant les *Sociétés de vie communes sans vœux ?* Je ne désire pas des études sur telle ou telle de ces sociétés, mais des études sur le Droit des sociétés de vie commune sans vœux publics.

R. — Dans leurs Manuels ou Traités, les auteurs commentent généralement très rapidement le titre XVII du livre II du Code, *De societatibus sive virorum sive mulierum in communi viventium sine votis.* Un seul ouvrage, à notre connaissance, traite de cette question, de manière détaillée et approfondie, c'est : H. Rothorff, S.M.A., *Le droit des Sociétés sans vœux,* Desclée de Br., 1949.

Avant lui, on trouvait :

W. A. Stanton, C.I.M., *De Societatibus sive virorum sive mulierum, in communi viventium sine votis,* Halifax, 1936.

J. Creusen, S. J., *Sociétés religieuses,* dans *Ephemerides Theologicæ Lovanienses,* 11 (1934), page 778-786.

La naissance et l'évolution de ces sociétés sont étudiées dans :

Dom Lemoine, *Le droit des Religieux, du Concile de Trente aux Instituts séculiers,* Desclée de Br., 1956.

Q. — J'ai appris que plusieurs *guérisseurs* dans la région utilisaient un livre de prières, qui aurait pour auteur un prêtre, l'abbé Julio et l'ouvrage aurait pour titre « *Le Livre secret des grands exorcismes et bénédictions.* » Que penser de cet ouvrage ?

R. — Il est des sujets inépuisables !... L'abbé Julio est le pseudonyme d'un prêtre infidèle à l'Eglise, Ernest-Louis Houssay (1844 - 1912) ; il mourut à Genève. Ses ouvrages n'ont aucune valeur, ni scientifique, ni spirituelle. Une seule attitude : brûlez tout cela ! Voyez ce que nous disions déjà au « Petit Courrier », 1er mai 1947, p. 97-98.

P. 282. — Sur la Personne, voir J. Mouroux, *Sens chrétien de l'homme* (Aubier, 1945), ch. VI, p. 105 à 130.

Q. — Où me procurer la petite brochure « *Foyer retrouvé* » contenant les causeries sur le Mariage prononcées en Oflag pendant la guerre dernière ?

R. — *Foyer retrouvé,* recueil de six conférences données à l'Oflag VIII F, in-8 (19 × 12), 205 p. Edit. Alsatia, 1942 ; demandez-le à l'éditeur.

ANNUAIRE CATHOLIQUE DE FRANCE. Edition 1961. — (15 × 24), 1464 p., 9 portraits h.-t. ; franco : 50 NF. — (Annuaire Catholique de France, 40, rue du Cherche-Midi, Paris-VIe. C.C.P. 12.620-34 Paris).

Paraissant depuis treize années, cet important ouvrage présente, en un seul volume, un répertoire complet des multiples activités de l'Eglise de France.

On y trouve, classées par diocèses, les listes de toutes les paroisses (avec les noms de leurs desservants) et de tous les établissements d'enseignement catholiques ; de plus les établissements de soins à direction religieuse, toutes les Congrégations d'Hommes et de Femmes avec indication des principales maisons et pour la plupart un court historique, toutes les œuvres et Associations catholiques et de précieuses indications sur les principaux lieux de pèlerinages et sanctuaires de dévotion.

D'autres chapitres fournissent des renseignements sur le Vatican, l'Administration de l'Eglise, l'Art Sacré, l'Edition, la Presse, la Radiodiffusion, la Télévision, le Cinéma, etc.

Contenant un nombre considérable d'adresses classées et mises à jour au 1er février 1961, l'*Annuaire Catholique* est augmenté cette année d'une chronologie des principaux événements religieux de 1960 intéressant particulièrement les catholiques français. Il constitue un instrument de référence incomparable.

CHARITE MISSIONNAIRE. — Le Carmel de KUMBAKONAM (Inde) éprouve de si grandes difficultés matérielles qu'elles touchent à la détresse. La Rde Mère Anne de Jésus, prieure, la seule européenne de la Communauté, sollicite avec confiance et reconnaissance la charité des catholiques.

Envoyer les offrandes au : *Carmel de Grasse,* 39, route de Napoléon, Grasse (Alpes-Maritimes) : « Pour le Carmel Indien ». C.c.p. Marseille 1528.45.

En vente à l'Ami du Clergé

POUR LE MOIS DU ROSAIRE

Nouveauté :

Chan. Joseph RAIMOND
Aumônier de la Légion d'honneur

AVE MARIA

(12 × 18), 80 p., 1,50 NF. (Fco, 1,80 NF.)

Un beau petit livre sur la Sainte Vierge...
Procurons-lui un plein succès.
(S. Exc. Mgr Chiron).

BLOUD & GAY

Paul GEORGES

ABC DU CINEMA

technique, langage, histoire

vous servira de guide.

« En vous expliquant d'une façon simple et méthodique, aussi précise que possible, des termes qui font partie désormais de la vie quotidienne d'un art et en les familiarisant dans l'esprit du public » *(J. MITRY)*

Un volume **9,75** NF

André FRAIKIN

PREMIÈRES INITIATIONS MUSICALES

par le disque.

Un volume **6,90** NF

Andrée de CHAMIEC-PARISIS

HISTOIRE DE L'ART

des origines à l'art gothique

Un volume **9,00** NF

Les deux visages du Communisme

Sa méthode de combat :

LA PRATIQUE DE LA DIALECTIQUE

Sa méthode de gouvernement :

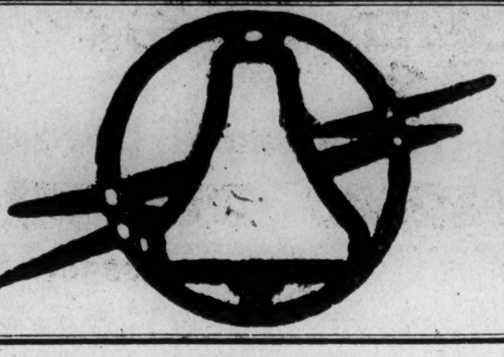
LA TECHNIQUE DE L'ESCLAVAGE

Deux tirés à part de la revue « Itinéraires »
Chacun des deux . . . . . . 3 NF franco

Adresser les commandes à la revue « Itinéraires »
4, rue Garancière, PARIS - VIe — C.C.P 13.355.73

● « **Itinéraires,** » revue mensuelle de culture générale pour une réforme intellectuelle et morale. Numéro spécimen sur demande accompagnée d'un timbre à **0,25** NF.

Fabrique d'HORLOGERIE BIJOUTERIE
E. MUGLER Fils
VALENCE (Drôme)
Bijoux pour Ménages
MONTRES en tous genres
Colliers - Médailles
Clips-Bracelets
Boucles
Bagues
etc...
FACILITÉS et conditions SPÉCIALES pour le Clergé
Couteaux
COUVERTS
CARILLONS
Pendules Réveils Stylos
BICYCLETTES
Machines à coudre Jumelles
PHOTO · ARMES · T.S.F
CRÉDIT au gré du client
Catalogues FRANCO



Sonneries Electriques de CLOCHES
BACH - METZ
A. BACH, Ingén. I.E.N.
Agence technique pour le Centre :
BEAUMONT (Clermont-Fd
12, avenue de Clermont
(Puy-de-Dôme)

DISQUES

Le plus grand choix de disques religieux et de films-fixes

Nouveautés :

- **NOUS TE LOUONS DIEU CREATEUR.**
  12 cantiques de l'Abbé Deville, par la Chorale et les fidèles de St-Roch à St-Etienne.
  (Disque 25 cm. Art. Pastorale et musique PM 25018).
- **TU NOUS GUIDERAS**
  12 cantiques nouveaux de Robert Jef. Par l'ensemble vocal Marcel Dumas.
  A l'orgue : R. Jef. (Disque 25 cm. Art. Pastorale et musique PM 25012).
- **HYMNES A CAPELLA** (en français).
  Œuvres de J. S. Bach, Schütz, Mozart, Purcell, etc... Par le Chœur des Jeunes de l'Eglise Nationale vaudoise de Lausanne. Dir. : A. Charlet
  (Disque 25 cm. Med. C.I.D.E. N° 335).
- **DIMANCHE A TAIZE.**
  Liturgies de l'Entrée, de la Parole, de l'Eucharistie. (Disque 30 cm. Art. S.M. 33-93).

Conditions exceptionnelles à MM. les Ecclésiastiques

Expédition Province par retour — Abonnement gratuit à « Disques-Informations »

19, RADIO PYGMALION boulevard de Sébastopol — Tél. : CEN. 17-33 — M° : CHATELET

POUR VOS CADEAUX DE NOËL

...Voici de beaux livres à la présentation soignée des lectures agréables et enrichissantes...

Collection « BIOGRAPHIES PAR L'IMAGE »
Livres somptueux — Cadeaux merveilleux
Sélectionnés parmi les 50 meilleurs ouvrages de l'année
Collection des centenaires, en édition brochée ou reliée

CHARLES DE FOUCAULD .... 18 et 28 NF.
LE CURE D'ARS .... 21 et 29 NF.
MONSIEUR VINCENT .... 24 et 32 NF.
EUGENE DE MAZENOD. .... 34 NF.

- ***Deux auteurs qui accrochent les Jeunes et les Adultes***

AIME ROCHE et PAULA HOESL
Quelques titres : (de 3 à 15 NF.)

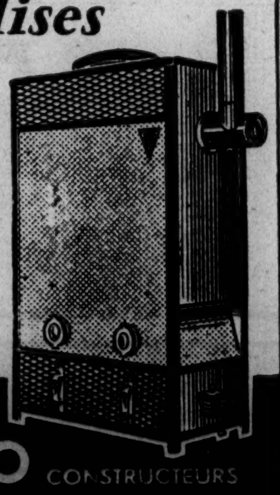
Le Cavalier des Malouti
Elisabeth de Hongrie
Clartés Australes
Main Offerte
Pureté, mon beau souci
Le Grand-Père des Esquimaux
Chez le Lion de la Montagne
Vagabond du Christ
Avec les Chasseurs de bison
Charles de Foucauld

- ***En Nouveautés :***

« CHANTE MA JOIE » .... 8,70 NF.
de Paula Hoesl
« UNE FEMME DANS LA MAISON » .... 16,20 NF.
de Jean Guitton
« PAULINE JARICOT » .... 16,80 NF.
de Mgr Cristiani.

AUX EDITIONS DU CHALET
36, rue de Trion, LYON-5e — 8, rue Madame, PARIS-6e

le chauffage des églises
résolu par le
CALORIFÈRE A MAZOUT
AERCO
A AIR SOUFFLÉ
Nombreuses références



ETABLts **ENNCO** CONSTRUCTEURS
88, AV. A.-DUTRIEVOZ - TEL. 52.82.48
VILLEURBANNE (RHONE)
NOUS CONSULTER EGALEMENT POUR LE CHAUFFAGE DES ECOLES, CINEMAS, SALLES PAROISSIALES, ETC...

VITRAUX
Antoine BESSAC à Grenoble (Isère)
Maison de Confiance-Fondée en 1860
Travaux soignés - Prix raisonnables

L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

71e ANNEE (8e Série)
N° 45. — 9 Nov. 1961

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. En Romagne rouge. — II. L'abbé Breuil. — III. Le Zinjanthropus. — IV. Chesterton. — V. A-t-on retrouvé les ossements de S. Pierre ? — VI. Explosions et non collisions. — VII. Le crépuscule des métaux. — VIII. D'où vint le succès de Gagarine ? — IX. Clément d'Alexandrie. — X. Le Sahara. — XI. Un pont sur la Manche. — XII. Aux sources de la Seine. — XIII. Notre-Dame de Chalais.

I
En Romagne rouge

Quand on roule sur la « nationale » agréable qui va de Rimini à Ferrare, on traverse sans s'en apercevoir un lambeau de terre italienne entièrement soviétisé. C'est du moins ce que nous déclare Wilson Pignagnoli, dans *Orizzonti* (des 17 et 24 septembre 1961). Son titre est expressif : *Un lambeau de Russie en Italie.*

Le chef-lieu de ce lambeau est une petite ville d'environ 13.000 habitants : *Alfonsine.* Tout dans cette ville est sous le signe de « l'Unité ». Il y a le « bar de l'Unité », le « stade de l'Unité », un centre de diffusion de la presse, des salles de réunion, de lecture, de cinéma, et le tout imbibé de communisme. Au milieu de tout cela se dresse une belle église paroissiale, dédiée à Santa-Maria avec ses annexes. Mais le parti communiste maintient le désert autour d'elle. Ce territoire est à quelques km de Ravenne, où se trouvent de si émouvants monuments du christianisme primitif. La région dont nous parlons appartient au diocèse de Faenza, qui n'est peut-être pas, nous dit-on, « la Vendée de la Romagne », mais cependant une « zone blanche », avec prédominance absolue des catholiques et des « papalins » très fidèles. A l'opposé, Alfonsine est devenue une forteresse du communisme italien. Tout le monde ou presque y est « staliniste ». Le parti communiste dispose de moyens financiers irrésistibles. Aux élections de novembre 1960, les social-communistes ont obtenu 6.380 suffrages, contre 2.124 aux autres partis réunis. Le parti communiste compte dans ses rangs 50 % des commerçants, 60 % des ouvriers de l'industrie, 90 % des métayers, et 100 % des journaliers agricoles. Les catholiques eux-mêmes sont intimidés par ce milieu dominateur. Dans le territoire dont nous parlons, la meilleure paroisse est Glorie, où la population va à la messe, au taux de 20 %. A la paroisse du Sacré-Cœur, ce taux descend à 14 %, à Savarna 10 %, à Mezzano et Voltana 10 % aussi, à Fiumazzo 9 %, à Santa-Maria d'Alfonsina, 8 % comme à la Madonna del Bosco, à Taglio Corelli 5 %, et enfin à Chiesanova 4 % seulement.

Les enfants sont encore baptisés, en règle générale, dans la proportion de 98 %, mais il n'y a plus que 90 % pour la communion et la confirmation, 50 % pour le mariage religieux, 35 % pour les funérailles religieuses. L'athéisme ne cesse de progresser dans les masses. On ne perd pas une occasion de dénigrer le pape, les évêques, le clergé, les catholiques. Autour des édifices catholiques, partout on dresse au plus près les édifices communistes, comme une sorte de défi insultant et agressif. Les jours de repos religieux, comme les dimanches, on fait travailler les *journaliers* qui sont tous communistes. On les fait travailler dans ce qu'on nomme là-bas les « *collectivi* » ; une des plaies de la région.

Que sont donc ces « collectifs » ? Pour le comprendre, il faut savoir que le pays est essentiellement agricole. Les industries sont presque nulles. Il existe des cultivateurs directs, des métayers et des journaliers ou *braccianti.* Rares sont les cultivateurs directs qui réussissent à se soustraire à l'emprise communiste, plus rares encore les métayers, mais aucun journalier n'y arrive. Ces derniers ont une terre qui leur est assignée. Ils sont embrigadés de telle manière qu'il leur est impossible de faire leur travail sans recourir aux machines dont dispose la Chambre de travail. Ils sont placés sous l'autorité d'un « caporal » — « *el capurell* » — qui est l'âme du parti communiste. C'est lui qui indique les tours de travail, assigne les tâches, partage les bénéfices. Tout dépend de lui et il sait imposer à tous, de gré ou de force, sa domination.

Il y a donc une organisation poussée aux dernières limites, dans laquelle tous les « journaliers » sont englobés. Mais on ne se contente pas de cette pression d'ordre économique, déjà si efficace, et il s'y superpose une propagande d'une intensité extraordinaire, sous forme de journaux et de tracts. On agit puissamment sur les enfants dont plus de 200 sont envoyés chaque année, par la coopérative rouge, en colonie de vacances. On organise chaque années un concours de dessin infantile. Aux maîtres, tous les ans, au 8 mars, on offre le mimosa, que tous, sauf un, ont accepté jusqu'ici pour qu'on les laisse tranquilles. Que signifie cette fête du 8 mars? L'article ne le dit pas et parle seulement d'une « fête de la femme », en raison de laquelle les parents retiennent leurs enfants à la maison. Il y a congé ce jour-là. Le parti communiste a aussi le monopole des sports et il maintient trois équipes

de foot-ball. Par tous ces moyens, le parti a la main sur toute la jeunesse, et il le fait voir en toute occasion. Il organise des réunions de jeunes, pour exposer les grandes thèses matérialo-communistes, ou encore pour l'élection de quelque *miss* de n'importe quoi, ou pour des grèves, etc...

Un curé rapporte qu'il a vu une fille de sa paroisse pleurer à chaudes larmes, parce que son père ne voulait pas qu'elle se mariât à l'église. Elle a tenu bon, mais le père n'est pas venu au mariage. Quand meurt un communiste, c'est le grand branle-bas pour tout le parti. On sort les couronnes et les bouquets de fleurs et les bannières, à la condition qu'il n'y ait pas de prêtre. Les funérailles sont pour les fleuristes — les rouges tout au moins — des occasions de bénéfices importants.

Il suit de tout cela que pour rester chrétien dans une ambiance de cette sorte, il faut de l'héroïsme.

Et cependant n'y a-t-il rien à faire pour remédier à de tels maux ? Evidemment, il y a beaucoup à faire. L'Italie est un pays catholique, en sa grande majorité. Le parti démocrate-chrétien y exerce le pouvoir. Les communistes sont nombreux, mais cependant ils le sont moins que les catholiques. On se plaint, dans la région d'Alfonsine que les « activistes » qui viennent dans le pays sont tous des communistes, comme si les activistes catholiques se désintéressaient de la région. Il passe souvent des cars pleins de catholiques enthousiastes et fervents, qui vont en pèlerinage soit à Rome, soit à Lorette, soit aux basiliques de Ravenne. Ah ! s'ils s'arrêtaient une minute seulement au km 130 de la *Via Adriatica*, qui passe devant la paroisse de Taglio Corelli, s'ils donnaient un salut en passant au curé du village, si on pouvait grouper les catholiques déprimés de ce pays communisé pour les saluer, leur faire comprendre et sentir qu'ils sont soutenus et encouragés par la grande sympathie du monde catholique, comme cela ferait du bien ! C'est le curé lui-même, un curé sans église, hélas ! qui dit cela. Il existe là deux sections du parti communiste, mais l'église n'est qu'en projet.

Un jour, il est venu un groupe de jeunes catholiques, avec un haut-parleur. Ils se sont arrêtés, ils ont parlé, ils ont dit leur foi, leur sympathie, leur charité fraternelle. Cela fit un bien énorme, mais il faudrait généraliser.

L'évêque du lieu qui est d'origine bergamasque — d'inspiration si différente — prépare une campagne de missions dans la région, mais cela demande des moyens et un acheminement progressif. En attendant, nous ne pouvons que souscrire à la conclusion des deux articles que nous venons d'analyser :

« Il faut qu'au travail et aux efforts des catholiques d'Alfonsine, se joigne la solidarité morale et matérielle des millions de catholiques italiens, qui vivent en des régions plus fortunées et plus bénies de Dieu. L'Italie catholique ne doit pas souffrir que dans son sein se stabilise le nid de l'Antéchrist, sur le sol sacré même où sont établis Pierre et ses successeurs. »

II
L'abbé Breuil

Dans la même revue *Orizzonti* (n° du 3 septembre) a été publié un article sur la mort de l'abbé Breuil, et un sous-titre inattendu attire notre attention : *La mort de l'abbé qui inspira Picasso.* C'est signé Archangelo Paglialunga. Le titre proprement dit était : *Il chercha à découvrir l'âme de l'homme préhistorique.*

« Petit de taille, voûté, taciturne : ainsi ses amis ont vu pour la dernière fois l'abbé Henri Breuil, le dimanche 13 août. Il était sorti à l'aube de sa maison pour se rendre à l'église paroissiale de l'Isle-Adam, au diocèse de Versailles. Le long de la route, beaucoup le saluèrent. Il répondait en agitant d'une main lasse son chapeau de feutre. Ses lèvres murmuraient des prières. Sa sœur, mariée à M. de Mallevoue, qui l'a assisté avec amour, a dit que le vieux prêtre de 85 ans passait dans le recueillement les jours qui précédaient la fête de l'Assomption. Le 14 août, vigile de la grande solennité chrétienne, il fermait les yeux dans la paix du Christ. »

C'était un savant de renommée mondiale. Il consacra sa vie aux recherches de la préhistoire. Il a exploré plus de 80 grottes en France, Espagne, Ethiopie, Afrique, Australie et Irlande. Ses découvertes furent surtout fructueuses dans le domaine de l'art et même de l'art contemporain. Ce qui l'intéressait par dessus tout c'était de pouvoir mesurer le degré d'intelligence des premiers hommes, en examinant les traces, les dessins, les graffiti laissés par eux sur les murs des cavernes. Il a réuni ses découvertes en une magnifique collection qui reproduit les chefs-d'œuvre de l'âge du bronze, de l'art dolménique, de l'art et de la civilisation du paléolithique supérieur, en France, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Ethiopie, en Afrique, en Chine. A l'âge de 25 ans, il s'était rendu célèbre par ses trouvailles sensationnelles dans les fameuses grottes d'Altamira. Il disait lui-même qu'il lui semblait avoir découvert alors la « Chapelle sixtine » de l'homme préhistorique. Et il s'attacha à décrire la technique employée dans la peinture, il y a 13.000 ans.

« Le premier à l'en remercier fut justement Picasso qui, en ces années-là, cherchait des voies nouvelles. »

Picasso se rendit à Santander. Il monta aux grottes d'Altamira. Il resta pris de stupeur en face de cette grandissime affirmation d'art, qui, tout en étant très antique, pouvait être considérée comme moderne au sens le plus vrai du terme.

A partir de ce moment, Picasso s'intéressa à toutes les découvertes du prêtre français. Et ces découvertes se succédaient sans arrêt, à Valtorta, près d'Albaracin, à Lascaux et ailleurs.

Il voyait tout, il méditait sur tout, il copiait tout avec un art admirable. Parfois, il lui venait un scrupule.

— « Tout cela, se disait-il, n'est pas un peu une fin en soi ? Est-ce que cela ne m'éloigne pas de mes obligations de prêtre ? »

Il appartint à son évêque de le rassurer. Il lui dit que l'Eglise a besoin au contraire d'hommes d'études pour attester sa présence dans tous les domaines. Et en outre, chercher dans les premiers

hommes les traces de l'intelligence c'était bien rendre hommage au Dieu créateur qui a daigné faire l'homme « à son image et ressemblance ».

L'abbé Breuil se laissa convaincre. Il en parla longuement avec le chanoine Merat qui est l'un de ceux qui peuvent témoigner de sa profonde spiritualité. Celui-ci rapporte que rien ne plaisait autant à l'abbé Breuil que « le portrait de M. Pouget », de Jean Guitton, car il y trouvait le type même de ce qu'il voulait être : l'homme de science et de foi tout ensemble. Tel fut le modèle qu'il fit sien durant sa longue carrière.

Il était né le 28 octobre 1877, à Mortain (Manche). Son père était magistrat. Il fit ses études à Saint-Sulpice, puis fréquenta la Sorbonne et l'Institut catholique de Paris. En 1903, il obtenait le titre de docteur ès-sciences naturelles. Il enseigna d'abord à Fribourg (Suisse), de 1905 à 1910. Il fut ensuite professeur de paléontologie humaine, et son autorité scientifique devint telle qu'il fut nommé en 1929, professeur au Collège de France, ce qu'il resta jusqu'après la seconde guerre mondiale. Il faisait partie de la plupart des Académies de l'univers. Il déclarait modestement que tout ce qu'il était il le devait à ses maîtres, Edouard Piette, Du Mesnil, Capitan. Il ne se lassait pas de glorifier la générosité d'un mécène tel que le prince Albert de Monaco, qui finança ses nombreuses missions scientifiques en France, en Afrique, en Espagne et en Chine. Quand son âge ne lui permit plus les lointains voyages, il ne cessa d'approfondir les objets de ses études en poursuivant partout les marques de l'intelligence humaine et les manifestations de l'âme.

La dernière fois qu'il eut à intervenir de façon importante, ce fut en août 1956. Deux spécialistes de la préhistoire, Louis-René Nougier et Romain Robert, avaient découvert dans une grotte déjà connue du Périgord, 113 dessins muraux qui, selon eux, remontaient à 20.000 ans. Il se trouva des experts pour déclarer qu'ils avaient commis une erreur colossale. A les en croire,, les dessins ne remontaient qu'à 1943, époque où des réfugiés, pour fuir les nazis de l'occupation, s'étaient cachés dans cette grotte. Nougier et Robert se rendirent au Musée de l'homme à Paris et plaidèrent leur cause avec passion. Ce fut l'abbé Breuil qui fut chargé de résoudre la controverse.

Il quitta sa soutane, pour revêtir une jaquette blanche, une paire de pantalons à la zouave, des guêtres de cuir, et il entra dans la grotte, pour y examiner les dessins un à un, avec la dernière attention. Quand il ressortit, il s'était écoulé pour le moins douze heures :

> « J'ai pu observer, dit-il, des fresques de mammouth, et une excellente peinture de rhinocéros. En dehors du style, divers indices tendent à démontrer que tout cela est dû à des hommes préhistoriques, qui ont vécu entre 20 et 40.000 ans, avant notre ère. »

Cette déclaration fut un triomphe pour Nougier et Robert.

L'abbé Breuil repose maintenant dans la terre de ses pères. Un de ses amis, oratorien, Roger Chrétien, a écrit que ses dernières paroles avaient été : « *Prions et que Dieu nous sauve !* »

Il couronnait par ces mots toute une vie de foi unie à la science [1].

III
Le Zinjanthropus

Ce n'est presque pas quitter l'abbé Breuil que de parler du Zinjanthropus, car ce nom indique le plus récent problème posé à cette science en pleine évolution qu'est la préhistoire.

Dans *Sciences et Avenir* de septembre 1961, Henri de Saint-Blanquat pose cette question ahurissante : *Avec le Zinjanthrope, l'intelligence est-elle née il y a deux millions d'années ?* D'autre part, dans le n° de septembre de *Scientific American*, tout entier consacré à « *la Cellule vivante* », il est parlé du *Zinjanthrope*, sous le titre éloquent : « *Davantage de temps pour l'évolution* ».

D'après ce dernier article, le plus ancien « fabricant d'outils » semble avoir vécu il y a 1.750.000 ans, soit plus d'un million avant le temps que l'on pensait. C'est l'âge que la datation par la radioactivité attribue au *Zinjanthropus*, « *l'Homme casseur de noix* » de la Gorge Olduvaï au Tanganyika, et aussi à un animal ressemblant à l'homme découvert en ce lieu par L.S.B. Leakey, du Museum Coryndon. La datation a été effectuée par Jack F. Evernden et Garniss H. Curtiss de l'Université de Californie. Comme il n'existe aucun moyen de dater les os ayant plus de 50.000 ans, ils ont analysé les roches immédiatement au-dessus et au-dessous. En mesurant le contenu en potassium 40 et son produit de décadence, l'argon 40, en dix exemplaires, ils ont obtenu un âge moyen de 1.750.000 ans, avec un écart en plus ou en moins de 200.000 ans [2]. L'animal ressemblant à l'homme peut avoir 50.000 ans de plus que le *Zinjanthropus*. Lequel des deux a fabriqué les outils de pierre trouvés en grand nombre, en conjonction avec ces ossements, c'est que l'on ne peut dire encore. Il s'agit en tout cas de deux *Hominidés*, capables de fabriquer des outils. T. Dale Stewart de l'Institut Smithsonien, estime qu' « il paraît plus raisonnable d'accorder 1.700.000 ans à l'ensemble de l'évolution humaine que de la comprimer dans une durée d'un peu plus de 500.000 ans. »

Un gros problème évidemment se pose désormais aux préhistoriens. Doit-on admettre dans la famille humaine le nouveau-venu, le *Zinjanthropus?* Dans son tout récent ouvrage, d'un si passionnant intérêt, *Origine et Destin de la Vie*, le R. P. Bergounioux, écrit simplement, en parlant des *Australopithèques* :

> « On y a décrit trois genres : *Australopithecus*, *Paranthropus* et *Zinjanthropus*, ce dernier récemment découvert et qui paraît encore plus proche de l'homme. »

En réalité, depuis la découverte des Australopithèques, par Dart, en 1925, les discussions n'ont cessé de se produire entre les paléontologistes. Dart disait : c'est le « chaînon manquant » entre

[1] Pour une liste des principaux travaux de l'abbé Breuil, voir le « Petit Courrier » du 21 septembre dernier, p. 274.
[2] Sur cette découverte, voir notre « Causerie » du 11 mai (n° 19), p. 298.

les Primates supérieurs et l'homme. Les savants hochaient la tête. En 1936, la querelle rebondit. Les découvertes de fossiles se multiplient. Robert Broom leur donne des noms engageants : *Plesianthropus, Paranthropus, Telanthropus.* Cela voulait dire qu'on approchait toujours plus de l'homme. On accepta de faire de tous ces individus des « *Hominidés* ». C'étaient des oncles, des cousins, peut-être des ancêtres directs. Là-dessus, le professeur Piveteau, dans son grand traité de Paléontologie, expliqua que le processus d'hominisation avait dû exiger deux temps : 1° comment l'homme est devenu possible ; 2° comment il s'est fait. Il y a eu montée vers le seuil, puis franchissement du seuil. Chez les Australopithèques, les modifications nécessaires pour passer de l'état animal à l'état humain, « se trouvent *à peu près* complètement réalisées dans le sens humain », dit M. Piveteau. « *A peu près seulement* ». Enfin avaient-ils franchi le seuil ? On en doutait fort. Le seuil était situé par Vallois, entre 750 cm^3 et 850 cm^3 de capacité crânienne. Or, les Australopithèques étaient au-dessous de ce seuil. Dart et Broom soutenaient que le seuil était franchi, car on trouvait des traces de feu, des traces de cuisine. Un animal qui sait faire de la cuisine, c'est un homme.

Les discussions en étaient là, quand éclata la découverte de Leakey, qui remonte à juillet 1959. Son *Zinjanthropus* était bien une sorte d'Australopithèque. Il y avait auprès de lui des ossements brisés de petits animaux, les seuls sans doute auxquels il pût s'attaquer. Mais il y avait aussi et surtout des cailloux, mais pas n'importe quels cailloux, des cailloux épanelés d'un bout, rendus coupants intentionnellement, ce qu'on appelle la « *pebble culture* », civilisation du caillou. C'est un outillage primitif, souverainement fruste, mais c'est un outillage tout de même. Là-dessus, Henri de Saint-Blanquat écrit :

« On ne peut plus en douter : ces êtres avaient passé le seuil de l'intelligence. »

De toute façon, le Zinjanthrope est bien le plus proche de l'homme qu'on ait trouvé jusqu'ici. Il fut le premier chasseur. Il fut le premier à se libérer des contraintes de son milieu naturel, en fabriquant un outil. Et c'est cela qui fait de sa découverte un événement extraordinaire. Malgré tout, notre auteur hésite un peu. Il écrit :

« Il était donc humain, sinon homme, et, au sens large, le plus ancien être humain connu. »

Mais quelle parenté avait-il avec nous ? S'agit-il d'un « rameau aberrant » ? d'un « arrière-grand-oncle », ou d'un « ancêtre » ? Impossible de le dire. En somme il restait tout de même tant de chemin à parcourir pour arriver jusqu'à nous, que l'on ne peut le compter parmi les ancêtres que s'il est vraiment très ancien. Ce fut alors qu'intervint la datation. Les savants qui la firent sur la base potassium 40 - argon 40 furent stupéfaits de leurs résultats. Ils recommencèrent sur dix échantillons différents de roches. Dans l'intervalle, Leakey et sa femme poursuivant leurs fouilles trouvèrent, l'an dernier, les ossements d'un *Pré-Zinjanthropus*, un enfant de 11 à 12 ans. Finalement, c'est l'antiquité même du *Zinjanthropus* qui semble arranger les choses. On a vu plus haut la réflexion du D[r] T. Dale Stewart, selon qui 1.700.000 ans conviennent mieux que 500.000, pour tout ce qu'on veut mettre dans l'ascendance de l'homme.

« Peut-être, conclut-il, *Zinjanthropus* est-il même notre ancêtre direct. Après tout, il en a eu le temps ! »

En tout cas, *Zinjanthropus* n'est pas un ancêtre flamboyant. Il était petit, nous ne le trouvons pas très bel homme. Il pose tout de même à nouveau le problème de nos origines !

IV

Chesterton

Il y a eu 25 ans, le 14 juin dernier, que G. K. Chesterton, le grand écrivain anglais mourait en la petite ville de Beaconsfield (Angleterre). Michael Derrik lui consacre un article très chaleureux, dans l'*Osservatore romano* (édition française, du 8 septembre). Il se plaint que la mémoire de son héros soit un peu trop enveloppée d'oubli, car il estime, lui, que « personne, en Angleterre, n'a exercé, au XIX[e] siècle, une plus grande influence comme apologiste du christianisme. »

Chesterton était lui-même un converti, à l'anglicanisme d'abord, puis au catholicisme, au sein duquel il fut admis en 1922, alors qu'il avait 48 ans. Parmi ses livres, Etienne Gilson, en qui il faut voir le meilleur juge qui soit, a dit d'*Orthodoxie* : « la meilleure œuvre apologétique du siècle ». Ce livre datait de 1908 et déjà faisait l'éloge du catholicisme. Après sa mort, E. Gilson disait de lui :

« Chesterton a été l'un des penseurs les plus profonds de tous les temps. »

Il devait dire cela surtout en songeant au livre de Chesterton sur Thomas d'Aquin, paru en 1933, car Gilson, qui connaissait si bien la question, a émis ce jugement encore :

« Je considère ce livre, sans comparaison possible, comme le meilleur qui ait jamais été écrit sur saint Thomas... Chesterton vous décourage. J'ai étudié saint Thomas toute ma vie et pourtant j'aurais été incapable d'écrire un livre semblable. »

Quand Chesterton mourut, le cardinal Pacelli, alors secrétaire d'Etat, envoya un télégramme à Mgr Hinsley, archevêque de Westminster, disant :

« Le Saint-Père a été profondément peiné de la mort de M. G. K. Chesterton, fils dévot de la Sainte Eglise et vaillant défenseur de la foi catholique. »

Ces derniers mots firent scandale, dans la presse londonienne, qui déclara que Pie XI voulait attribuer « *post mortem* » à Chesterton le titre de « *Defensor fidei* », jadis conféré à Henri VIII, par le pape Léon X et qui est devenu héréditaire dans la couronne d'Angleterre, au point de figurer sur les monnaies britanniques. La presse laïque anglicane refusa donc d'insérer ce télégramme, parce qu'il donnait, à Chesterton un titre réservé à la couronne !...

La maison de Chesterton, à Beaconsfield, est devenue la propriété de la *Convert's Aid Society* qui s'en sert pour recevoir les ministres anglicans convertis, pendant les premières semaines qui suivent leur admission dans l'Eglise catholique. On

ne pouvait mieux employer cette maison, car nul ne calculera jamais le nombre de convertis qui ont trouvé, dans les écrits de Chesterton les lumières dont Dieu les poursuivait. On le vit bien à ses funérailles, car il y vint des centaines de convertis, de tous les points d'Angleterre.

« J'étais parmi eux, écrit M. Derrik, jeune étudiant venu à Oxford, d'une école bénédictine, après avoir été élevé dans le catholicisme, uniquement parce que Chesterton, plus que quiconque, avait conduit mon père à l'Eglise romaine. »

Après la messe des morts, un cortège de plusieurs milliers de personnes conduisirent le défunt au cimetière, en une espèce de procession triomphale. Il n'avait que 62 ans. En prononçant son panégyrique, Mgr Ronald Knox rappela quelques-unes des anecdotes qui circulaient sur lui et plus d'une fois provoqua ainsi des éclats de rire, dans la cathédrale de Westminster, tant Chesterton était honoré comme un esprit profondément original, un causeur mordant et profond.

« Au souvenir de tout cela, écrit Derrik, on éprouve quelque tristesse et quelque étonnement à devoir admettre qu'aujourd'hui, après vingt-cinq ans, Chesterton n'a pas beaucoup de lecteurs en Angleterre. »

Cet anniversaire n'a pratiquement éveillé aucun écho dans la grande presse. Il n'y eut ni conversations à la radio, ni articles commémoratifs dans les journaux. Et il est de fait que les livres de Chesterton se vendent peu et que bien peu sont réédités. Si on lit quelque chose de lui, ce seront surtout ses romans et en particulier son *Father Brown*, publié pour la première fois en 1929. Ce roman était au surplus copié sur le réel. Le type original du « *Father Brown* » a bel et bien existé et il a même survécu à Chesterton, car il n'est mort qu'en 1952, à 80 ans. Il se nommait Mgr John O'Connor, et il était curé de Bradford, en Angleterre. C'était un prêtre de rare valeur, un curé exemplaire, extrêmement populaire. Esprit très fin, très pénétrant, il avait conquis l'admiration et l'amitié de Chesterton dont il reçut la profession de foi au catholicisme. Il avait traduit Horace en anglais, et Claudel l'avait chargé de traduire plusieurs de ses œuvres. Le roman de Chesterton avait pour titre en anglais : *Les Histoires du Father Brown.*

Autour des romans de Chesterton, il semble qu'il y ait un malentendu permanent : ils n'ont été écrits par leur auteur que dans le but de soutenir et de répandre des idées, et on ne les lit que pour y chercher une distraction amusante. Là où il veut instruire, on ne considère que le divertissement. Il est vrai que Chesterton est ami du paradoxe. Il en use et parfois en abuse. Il semble quelquefois, si l'on ose dire, se « payer la tête » du lecteur. Cela n'empêche pas que ses ouvrages mériteraient d'être lus, relus et médités. Ils le sont davantage, paraît-il, dans les nombreuses traductions qui en ont été faites en langues étrangères, ou même dans les éditions américaines, que dans leur langue originale. La biographie de Chesterton a été écrite récemment par Maisie Ward, et elle a intitulé sa conclusion : « *Retour à Chesterton* », en donnant à ce titre la valeur d'un appel au peuple anglais. La coupure de la dernière guerre semble avoir refoulé toutes les gloires antérieures, et en particulier celles de Chesterton et de son ami Hilaire Belloc. Même des hommes illustres comme Wells et Shaw, si différents de Belloc et de Chesterton, sont en profond déclin aussi.

« Mais, conclut Derrik, Chesterton écrivait, comme il pensait, *sub specie œternitatis.* Aussi pouvons-nous espérer voir refleurir sa renommée. »

V

A-t-on retrouvé les ossements de S. Pierre ?

C'est l'ancien médecin particulier du pape Pie XII, M. Galeazzi-Lisi, qui expose, dans *L'Histoire pour tous*, de septembre 1961, le travail qu'il a accompli lui-même sur les ossements trouvés lors des fouilles sous la basilique de St-Pierre. Il rappelle que le pape en son radio-message de Noël 1950, avait déclaré, au sujet du résultat :

« Ce résultat est d'une grande richesse et d'une grande importance. Mais la question essentielle est la suivante : a-t-on vraiment retrouvé la tombe de saint Pierre ? A cette question, la conclusion finale des travaux et des études répond très clairement : *oui !* Le tombeau du Prince des Apôtres a été retrouvé. »

Mais le tombeau est une chose et les ossements en sont une autre. Le pape chargea précisément son médecin « de reconnaître et de classer les restes découverts ». Il s'agissait des ossements trouvés dans le « mur rouge », dans une niche qui y était creusée. Il s'agissait de déterminer si ces ossements étaient des ossements humains, s'ils provenaient de la même personne, et si on pouvait en dire le sexe et l'âge, et enfin s'il se trouvait là des fragments d'os crâniens.

Vers le mois d'octobre 1951, le docteur avait pu procéder à un classement : 1° des ossements, selon leur place dans le squelette ; 2° des autres restes : monnaies, tessons, clous, débris de bois, etc.

Les monnaies furent confiées à un numismate éminent, M. Serafini, qui les étudia, les data et les classa au musée du Vatican.

De son côté, le docteur procédait à toutes sortes d'examens radiographiques, chimiques, microscopiques, etc., en faisant appel, au besoin, aux spécialistes les plus avertis. Après avoir réparti les ossements selon leur place, dans le squelette, il fit photographier en grandeur naturelle, un squelette d'homme adulte, et s'en servit comme d'un modèle, pour reconstituer le squelette formé par les ossements de la niche. Tous les os furent fixés sur la photographie, avec des fils de laiton souple. Chaque os était recouvert d'un vernis spécial pour empêcher l'effritement et la pulvérisation, qui auraient pu se produire, après tant d'années d'ensevelissement. Ce travail préliminaire aboutit à un squelette presque complet, sauf les os du crâne et quelques petits os.

La taille de ce squelette était plus haute que le squelette photographié. Il s'agissait donc d'un individu plus grand que la moyenne d'aujourd'hui. Il fut établi, sans l'ombre d'un doute, que le squelette était celui d'un homme d'âge avancé. Un rapport détaillé et minutieux fut rédigé.

« Restait maintenant le travail des théologiens et des historiens. De nombreuses raisons tendent à faire

prévaloir une certitude sur laquelle l'Eglise ne s'est pas encore officiellement prononcée, mais qui a déjà été admise par un très grand nombre. »

Le nom de « Pierre » qu'on lit parmi les graffiti du « mur rouge », la longue inscription chrétienne du mausolée voisin des Valerii, où l'intercession de Pierre est sollicitée pour les âmes des défunts ensevelis près de son corps ; les monnaies retrouvées ; les autres morts placés en ordre rayonnant autour du tombeau ; le caractère indiscutable de lieu de culte qui apparaît dans ce tombeau, tout prouve qu'on se trouve bien en face du tombeau de Pierre et que les ossements soigneusemnt rangés dans la niche sont les siens.

Mais il restait encore à rapprocher les ossements découverts de la tête du Prince des Apôtres conservée au Latran, avec celle de S. Paul. Selon la tradition, Pierre, après le supplice de la croix, fut décapité et sa tête transportée ailleurs, par les chrétiens, tandis que le corps était inhumé près du lieu du supplice. Cette tête, on l'honore, à St-Jean de Latran, avec celle de S. Paul.

« Les deux reliquaires contenant des fragments des deux crânes reposent à l'intérieur des têtes de deux bustes en argent, qui figurent les deux grands apôtres ; on peut les en extraire en ouvrant leur visage d'or. »

Il fallait pour le faire un rescrit spécial du pape. Pie XII le donna. Le cardinal-archiprêtre du Latran, Benedetto-Aloisi Masella, fut chargé, avec le médecin, de l'opération. Une première reconnaissance eut lieu le 26 février 1953. Le reliquaire contenant la tête de S. Pierre fut extrait. Il portait sur les fils d'argent qui le fermaient le sceau de Pie IX, qui avait fait faire, lui aussi, une reconnaissance. Une seconde étude fut pratiquée le 14 mars 1953, une troisième, la dernière, le 21 octobre 1953, mais cette fois uniquement pour refermer le tout et remettre les reliquaires en place. Aucune autre reconnaissance n'a eu lieu depuis, quoi qu'en ait dit un hebdomadaire italien, vers la fin de 1955.

« Un secret jaloux, que je ne puis rompre, entoure les détails de ces minutieuses reconnaissances et les preuves qui en furent déduites. L'Eglise étudie et médite ; et beaucoup de temps passera encore avant que les résultats de ces investigations soient rendus publics. Quant à moi, je puis seulement exprimer ma propre certitude d'avoir vu et touché les restes mortels de saint Pierre. Je suis certain que le squelette que j'ai reconstitué avec patience et respect est bien celui de Céphas, l'homme auquel le Seigneur confia la tâche d'évangéliser le monde latin et qui fut martyrisé sous Néron. »

En terminant son article, l'auteur précise que Pie XII n'a pas eu seulement le mérite incomparable d'ordonner les fouilles qui ont abouti à de si importants résultats, à Saint-Pierre, mais aussi de faire procéder à des réparations devenues nécessaires à la célèbre coupole de Michel-Ange, dont les poutres vermoulues menaçaient de céder. Ce furent des travaux extrêmement délicats à exécuter. Ils furent accomplis de 1940 à 1942. Toutes les poutres de bois furent retirées et le tambour tout entier gainé dans une invisible cage d'acier dont la résistance défie les siècles à venir. Les travaux furent dirigés par l'ingénieur des Sacrés Palais, Enrico-Pietro Galeazzi, qui avait déjà réparé les appartements pontificaux, lors de l'élection de Pie XII.

VI

Explosions et non collisions

Nos lecteurs se souviennent peut-être que, dans une précédente causerie [3], nous avons parlé des découvertes sensationnelles qui ont suivi l'entrée en ligne de la « radio-astronomie ». Les immenses oreilles ouvertes sur l'espace pour en recueillir les bruits, ont permis de constater qu'il vient des résonances d'une rare puissance, et qui semblent provenir de lieux où l'on ne voit pas d'étoiles. Nous avons parlé, à ce propos, avec les spécialistes, de « collisions de galaxies ». Mais une évolution se produit sur ce point parmi les radio-astronomes. C'est ce que la *Scientific American* de septembre nous rapporte.

La question qu'on se posait était la suivante : « Quelle est l'origine des prodigieuses quantités de radio-énergie émises par les « radio-étoiles » en dehors de la Voie lactée ? — Il y a quelques années, on était convaincu qu'il devait s'agir de collisions entre deux galaxies. Mais des doutes se sont fait jour. On se rattache à une autre explication de plus en plus. Les objections sont venues d'astrophysiciens, tels que V. A. Ambartsumian et I. S. Suklovsky, en U.R.S.S., et Geoffrey R. Burbidge de l'observatoire Yerkes à l'Université de Chicago. Première raison : la fréquence à laquelle on peut penser que des collisions sont possibles entre galaxies ne correspond pas à celle des radio-sources. Il est évident que tout ce que nous savons des galaxies et des immenses intervalles qui les séparent ne permet guère de penser qu'elles puissent se heurter souvent. Et cependant, les sources de bruits captés par la radio sont nombreuses. D'autre part, le calcul démontre que les collisions telles qu'on les conjecturait ne sont pas en mesure de provoquer des jaillissements d'énergie électromagnétique tels qu'on les reçoit par radio. Enfin, à mesure que les télescopes peuvent identifier les sources de ces jaillissements on constate qu'ils proviennent d'une galaxie isolée et non de galaxies voisines ou en collision possible. Au contraire, il s'agit la plupart du temps de galaxies elliptiques, les unes simples, les autres doubles. Et ces objets sont vides de gaz et de poussières cosmiques ou presque vides. Ce ne serait cependant que par des gaz ou des poussières que des collisions pourraient engendrer une énergie que nous pourrions capter.

Pour ces raisons, dans un numéro récent de la revue *Nature*, Burbidge propose d'admettre que la plupart des sources de résonances captées par la radio en dehors de notre galaxie peuvent provenir d'*explosions en chaîne* de *supernovæ*. Il raisonne ainsi : dans une galaxie où les étoiles sont relativement denses — et c'est le cas des galaxies elliptiques, — la radiation provenant de l'explosion d'une *supernova* pourrait échauffer les étoiles voisines au point de les faire exploser à leur tour, provoquant une *explosion en chaîne*. Le temps

[3] Parmi les diverses mentions que nous avons faites de la radio-astronomie, on pourra relire l'*Ami*, 8 octobre 1959, n° 41, p. 603.

nécessaire entre chaque explosion, d'après les calculs de Burbidge, pourrait être de l'ordre de 150 ans. Elles pourraient ainsi se succéder jusqu'à ce que la densité des étoiles soit suffisamment amoindrie pour qu'elles ne puissent plus avoir lieu. Le cycle total durerait seulement quelques centaines ou quelques milliers d'années. Durant ce temps, les étoiles seraient affectées de lignes d'émission distinctives et fortes, dans leurs spectres lumineux. Burbidge suggère que l'on étudie nos sources de radio sous ce rapport, c'est-à-dire selon les lignes du spectre. Sans doute, il ne faut pas s'attendre à ce que toutes les sources présentent ces lignes, car elles peuvent continuer à émettre des bruits, après que l'étoile a cessé d'exploser. Le problème posé reste donc la vérification de l'hypothèse de réactions d'explosions en chaîne. C'est à cela que les radio-astronomes vont s'appliquer.

VII
Le crépuscule des métaux

C'est une curieuse histoire que celle des *matières plastiques.* Nous en avons dit ici-même les origines et les premières réalisations. Nous possédons une quarantaine de « radicaux » chimiques, à partir desquels il est possible de fabriquer des chaînes de grosses molécules, dont sont faites ces matières plastiques. Une prodigieuse variété de produits en sont déjà sortis. Albert Ducrocq, dans *Sciences et Avenir* de juillet 1961, en vient à intituler un article : *La fin du siècle verra-t-elle le Crépuscule des métaux ?*

Allez donc chez votre quincailler, nous dit-il, vous serez stupéfaits des changements qui se sont produits depuis vingt ans. Tout ce qui se faisait jusqu'ici en « galvanisé » ou en « émaillé », bassines, brocs, cuvettes, seaux, etc., se fait maintenant en plastique. Et la conquête du marché par ces matières ne cesse de s'étendre : aspirateurs, moulins à café, séchoirs à cheveux, etc., et a atteint depuis peu la construction automobile.

Cela a commencé par les accessoires, tableau de bord, poignées, etc., mais on va en venir à la carrosserie elle-même ! La rivalité métaux - plastiques est en cours. C'est qu'en plastique on peut désormais fabriquer des matériaux qui sont de taille à lutter avec les métaux quels qu'ils soient. Voici par exemple le *téflon* et les autres plastiques fluorés. On s'en sert pour les engrenages. Ce sont des matériaux qui ont la qualité de s'autolubréfier, si bien qu'avec eux on n'a plus besoin de boîtes de vitesse baignant dans la graisse. Les constructeurs vont utiliser des pédales et d'autres accessoires en plastique. On compte que 350 accessoires seront en plastique, pesant 10 kilos seulement, alors qu'en acier le poids serait de 70 kg. L'emploi du plastique aboutit aux voitures silencieuses et l'entretien est considérablement simplifié.

« La *Plastic Industry* prévoit ainsi que, au cours des huit années à venir, l'emploi massif des matières plastiques procurera à l'industrie automobile des U.S.A. une économie annuelle supérieure à 100 millions de dollars. »

On estime communément qu'en 1970 la matière plastique aura remplacé 50 % du métal sur les automobiles.

Un mouvement analogue se produit dans l'emploi des pipe-lines et des canalisations en général. Jusqu'ici en somme les humains employaient tant bien que mal les métaux tels qu'ils les découvraient dans la nature. Après les deux âges de la pierre (éclatée et polie), il y a eu l'âge des métaux. Vient actuellement l'âge des plastiques, c'est-à-dire des matériaux de synthèse fabriqués chimiquement, selon les besoins. Ainsi prennent naissance des matières toutes nouvelles, présentant une gamme de propriétés beaucoup plus vaste que les métaux. Si jusqu'à ces derniers temps, ces matières plastiques ont été considérées comme des « ersatz » ou articles de « remplacement », il n'en est plus de même. Depuis quelques mois, on arrive à fabriquer en plastique des substances ayant toutes les qualités des métaux d'abord et en outre un bon nombre d'avantages supplémentaires. La grande revue américaine *Fortune* (n° d'avril 1959) révélait la création d'une matière nouvelle, le *delrin,* et déclarait qu'avec ce delrin, la firme Dupont de Nemours ne craignait pas d'entrer en compétition avec la métallurgie.

Chimiquement, le *delrin* a son point de fusion à 175°, ce qui, pour un plastique est relativement élevé, mais reste très inférieur au point de fusion des métaux, qui se situe entre 500° et 3.000°. Le *delrin* est un « polyoxyméthylène » dérivé du formaldéhyde. Sa formule est formée de CH^3 alternant avec des O (oxygène). Le *delrin,* révélé en 1959, était depuis dix ans à l'étude. Il ne s'agissait pas seulement en effet de le produire, mais de l'expérimenter longuement, pour savoir ce qu'il valait à l'usage. La production industrielle du delrin a donc pu commencer en 1959 et la vente en 1960. Et on a pu comparer le prix de revient avec celui des métaux. Pour une pièce d'une centaine de grammes, de complexité moyenne, on a constaté que le prix de revient était en delrin de 40 cents, en zinc de 50 cents, en cuivre jaune de 85 cents. Or, le prix du kilo de delrin a été depuis lors abaissé encore de 160 cents à 130. L'industrie va donc disposer en abondance d'une substance nouvelle capable de remplacer le métal. Le delrin est extrêmement léger, tout en ayant une grande résistance mécanique et une bonne résistance à l'usure. Le plus intéressant, dans son cas, comme pour les autres matières plastiques, c'est que le taux très bas de fusion par rapport au taux des métaux en permet l'emploi très facilement. Les frais énormes d'usinage sont très diminués. On peut faire un moulage pratiquement inusable. Le moule reste intact et il est possible de fabriquer les objets à la vitesse à laquelle les machines automatiques capsulent les bouteilles.

Au cours de ces études et fabrications nouvelles, la physique des solides a fait des progrès immenses. Il est désormais possible de savoir où il faut arrêter une fabrication, pour obtenir un corps nouveau ayant les propriétés que l'on désire.

Chose étonnante, si les métaux ne peuvent plus lutter avec les matières plastiques, parce que leur taux de fusion est trop haut, ils ne peuvent pas non plus lutter avec elles, quand il s'agit d'obtenir des matériaux résistant à la chaleur très élevée comme c'est le cas quand il faut affronter le mur

du son, ou la rentrée d'un navire spatial dans l'atmosphère. Dans la course aux matériaux réfractaires, ce sont les plastiques, sous forme de *verres céramiques* ou *pyrocérames,* qui l'emportent de loin sur les métaux. Le matériel le plus réfractaire dont on disposait, ces dernières années, était le graphite qui supporte 3.700°. On connaissait aussi le carbure de hafnium, qui résiste jusqu'à 4.400°, et dont la fabrication est tenue secrète. Mais des combinaisons nouvelles de graphite et de verre céramique, pourront être employées pour des revêtements d'une résistance encore supérieure. L'aviation pourra ainsi aborder le mur de la chaleur. Enfin, on a obtenu en plastique des fils conducteurs qui pourront détrôner les fils électriques en usage jusqu'ici.

« En vérité conclut Albert Ducrocq, l'ère de la conquête de la matière commence à peine. En jouant avec les atomes, des composés toujours plus étonnants verront le jour et des phénomènes d'organisation inconnus seront peut-être découverts. »

Notons toutefois, que les « plastiqueurs » font beaucoup de bruit actuellement !... Mais ceci est une autre histoire !

VIII

D'où vint le succès de Gagarine ?

Nous ne l'aurions jamais deviné sans la révélation du professeur A. Buzzati - Traverso, dans l'*Espresso* du 25 avril 1961. C'est le P. Roberto Tucci, S. J., qui nous en informe dans la *Civiltà cattolica* du 17 juin. Le professeur Buzzati est tout débordant d'admiration pour l'exploit de Gagarine et il a dû jubiler une fois de plus, avec celui de Guerman Titov. Cet exploit, selon lui, s'explique tout naturellement : il est le triomphe de la science sur la superstition. Qu'un tel exploit soit arrivé en Russie et non en Occident, c'est sûrement une preuve en faveur du régime soviétique et une démonstration de sa supériorité. En Amérique, on se contente de « prier pour la paix », ce qui n'y fait ni froid ni chaud. Gagarine a réussi parce qu'il appartient à un monde qui a adopté une « attitude scientifique », il « appartient aux générations qui ont été élevées depuis l'enfance et sont parvenues à l'âge adulte, sans être soumises à l'influence des antiques traditions, des superstitions, disons-le crûment, de la religion ». Gagarine, toujours selon le professeur Buzzati, personnifie « l'homme de science, l'homme qui a confiance en lui-même, qui ne pose pas de limites préconçues à la sphère de ses recherches ». Il a mis l'humanité sur la bonne voie.

Mais citons le professeur en un passage capital de son article :

« Alors que dans le passé, l'homme était contraint, faute d'autres solutions, de professer que son destin personnel et aussi les événements les plus importants, dépendaient du caprice des dieux ou des desseins inscrutables d'entités transcendantes, aujourd'hui il se rend compte que beaucoup de ces événements peuvent être rattachés à des faits que la conscience a compris. De cette façon, ses possibilités se sont accrues immensément et, à ce jour, il n'y a plus aucune raison de penser qu'en poursuivant ainsi sa route, il ne puisse pas, en ce sens, devenir de plus en plus libre... La substitution au mirage d'une vie future correspondant à une vérité révélée, d'un système dans lequel on dit à l'homme : « tu peux te faire le monde que tu veux, pourvu que tu t'appliques à le réaliser », peut déterminer, sur le plan social, un élan beaucoup plus grand pour arriver à ce but ! »

En somme, pour le professeur Buzzati, la science rend la religion inutile, voire dangereuse.

A cela le P. Tucci réplique qu'il se fait une étrange idée de la religion. Il ne la voit que sur le plan terrestre. Son utilité aurait pu être de faire réussir l'homme sur cette terre, en cette vie. Or, sous ce rapport, la science lui est supérieure. Donc la religion doit disparaître. C'était bien ce que disait Jaurès, dans un discours retentissant, il y a 60 ans : il faut reconduire Dieu aux frontières de l'humanité en le remerciant de ses services provisoires ; la religion a eu son temps ; ce temps est fini, c'est le règne de la science qui commence. Le professeur Buzzati est de ceux qui ne voient rien au-delà de ce monde, de la vie présente, des biens terrestres. Il accepte comme postulats le matérialisme et l'athéisme.

Le P. Tucci, tout au contraire, estime que si la science résout beaucoup de problèmes, elle ne répond pas à tous les besoins de l'homme, elle ne sait que dire aux questions les plus essentielles, pour nous tous. Buzzati confond la religion et la magie. Dans la magie, l'homme emploie des rites inventés par lui pour plier à ses désirs les forces inconnues qui dominent le monde, si bien que la magie est une technique illusoire et primitive, mais du même ordre que la technique scientifique. On comprend que la science détruise la magie, tout comme la lumière détruit les ténèbres. Mais la religion est tout autre chose. Elle enseigne à l'homme qu'il n'est pas seulement matière, qu'il est esprit, que les esprits créés dépendent de l'Esprit pur, infini, éternel, tout-puissant, que nous appelons Dieu. Les problèmes que résout la religion sont bien au-delà de ceux qui occupent la science. Demandons à un savant de grande classe, à Max Planck, en personne, ce qu'il pense à ce sujet. On sait que Max Planck (1857-1947), est l'auteur de la célèbre « théorie des *quanta* ». Prix Nobel de physique en 1918, il fut membre de l'Académie pontificale des sciences en 1936. Il a publié entre autres ouvrages un livre intitulé *La connaissance du monde physique,* dont la traduction italienne a paru à Turin, en 1943. Or, aux pages 137-138, il dit ceci :

« La science conduit à un point au-delà duquel elle ne peut nous guider... Science et religion ne sont pas en opposition, mais elles ont besoin l'une de l'autre pour se compléter dans l'esprit de tout homme qui réfléchit sérieusement. Ce n'est pas par hasard que les plus grands penseurs de tous les temps ont été aussi des natures profondément religieuses, bien qu'ils n'aient pas ouvert volontiers le sanctuaire de leur esprit. »

Non, la religion n'est pas devenue inutile. La science ne peut rien nous dire de l'immortalité, des moyens de salut pour l'âme, du ciel et de l'enfer, du péché et de la rédemption, et ce sont là pourtant les plus graves de tous les problèmes humains. D'elle-même, la science se confine dans la matière, tend au matérialisme, et ne peut rien pour l'âme. On en est à se demander même si

la science n'est pas plus apte à détruire qu'à construire, et si la fin de notre monde ne sera pas le dernier triomphe de la science.

Bergson, rappelle le P. Tucci, réclamait un « *supplément d'âme* » pour l'homme. Ce supplément, ce n'est pas la science qui peut le fournir, mais la religion seule. Mais pour « compléter la science », c'est-à-dire aboutir à une pleine « intelligibilité » des choses, il faut nécessairement recourir à la religion, c'est-à-dire à la connaissance de Dieu.

C'est aussi la conclusion du R. P. Vincenzo Arcidiacono, S. J., dans la *Civiltà cattolica* du 19 août, au terme d'un article approfondi sur « l'exploration de l'univers ». Lui aussi, il rappelle les exploits des « cosmonautes russes ».

« Il était, dit-il, inévitable qu'une conquête de l'espace, bien que contenue en-dessous des « bandes de van Allen » déchaînent des enthousiasmes irréfrénables. Mais *cela ne change rien aux éternels problèmes de l'homme, et ne renverse pas sa position en face du créé, comme du reste cela ne donne pas encore le droit de parler de « cosmonautique » si ce n'est au titre d'une risible hyperbole et d'une évidente infatuation.* »

Et après avoir consacré tout son article, qui semble n'être que préliminaire à toute une série, à l'immensité de notre galaxie et aux immensités encore plus impressionnantes de la *Métagalaxie*, il aboutit à cette conclusion :

« Nous voulons dire que l'intelligibilité du monde physique n'exclut pas, mais réclame au contraire l'énergique appel qui de cet univers s'élève à l'idée du transcendant. Cette intelligibilité de fait se manifeste à nous en tout point comme inexhaustive et insatiable et elle nous offre l'empreinte d'une Pensée divine et infinie... »

Bien loin de supprimer la religion donc, la science, par ses progrès incessants, nous conduit à des contemplations de plus en plus amples, et nous donne de notre Dieu une idée toujours plus insoupçonnée et illimitée. C'est une plaisanterie enfantine de prétendre que les voyages spatiaux de Gagarine et de Titov ont touché si peu que ce soit à de si vastes et si magnifiques certitudes.

IX
Clément d'Alexandrie

Si l'accord profond entre la science et la religion est l'une des grandes questions de l'heure présente, on peut dire que du temps de Clément d'Alexandrie, au début du IIIe siècle de notre ère, c'était un problème du même genre qui se posait aux chrétiens. C'est ce qui ressort de la très belle étude consacrée par le Rév. Thomas Finan, à *Clément d'Alexandrie*, dans *The Theological Quarterly*, d'avril 1961. Cette revue est publiée à Maynooth (Irlande), à St. Patrick's College.

Le titre complet de l'article est : *L'Hellénisme et l'Histoire judéo-chrétienne, dans Clément d'Alexandrie.*

Le christianisme ne trouvait pas le monde sans doctrine, ou comme on disait alors, sans « philosophie ». Il s'ensuivait qu'une confrontation entre le christianisme et la « philosophie » régnante, que l'on appelait *hellénisme* était inévitable. Déjà, à Rome, un « philosophe » converti, saint Justin, avait ouvert une école, mais son dessein, son but était uniquement de faire connaître le christianisme, non de le confronter avec la philosophie païenne. Ses écrits étaient apologétiques, et non didactiques. A Alexandrie, une école chrétienne va se fonder. C'est la ville la plus intellectuelle de l'empire. Un Sicilien qui est chrétien, saint Pantène, y expose la religion chrétienne. Sous quelle forme, nous l'ignorons, car il n'a pas laissé d'écrits. Mais Clément, né vers l'an 150, très probablement de parents païens, et peut-être originaire d'Athènes, arrive à Alexandrie, après divers voyages. Il est conquis par Pantène. Il lui succédera vers l'an 200, à la tête de l'école d'Alexandrie et il mourra vers 215-216. Contrairement à Pantène, il a beaucoup écrit, et nous avons de lui notamment trois ouvrages qui font un tout progressif et suivi : le *Protreptique*, le *Pédagogue* et les *Stromates* (ou Tapisseries).

Le but de Clément est clair. Il veut gagner les esprits, il veut démontrer la supériorité du christianisme sur toute autre doctrine. L'entreprise paraissait malaisée. L'hellénisme était fier de son grand passé. Comment réconcilier la vérité chrétienne que Clément considère comme d'origine divine, avec la vérité humaine ? S. Paul n'avait-il pas mis en garde les chrétiens contre les « rêveries des philosophes » (Col., II, 8) ? Et pourtant tout est-il à rejeter dans la philosophie ? Même si elle est « diabolique », n'est-il pas dit que Satan se change parfois en « ange de lumières » ? Ne faut-il pas vérifier ce qui serait d'un ange de lumières dans ce qu'il dit ? Clément admet la foi des simples, mais il estime qu'elle n'est bonne que pour les « simples ». Pour les hommes cultivés, la foi doit revêtir une forme supérieure. Le christianisme, pour Clément, est la vraie philosophie. Il n'existe qu'une philosophie complète et véritable. Et cette philosophie n'est et ne peut être que le christianisme. Elle est universaliste, en ce sens qu'elle est faite pour tous les hommes. Le christianisme est « la fin des choses ». Il s'ensuit que s'il y a quelque chose de bon dans la philosophie païenne, cela ne peut venir que du Logos, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Mais comprenons bien l'idée que Clément se fait de la philosophie. Ce grand nom a un sens beaucoup plus large alors quen notre temps.

« La philosophie qui, pour nous, n'est guère autre chose que l'étude à peu près stérile des questions métaphysiques et morales, est pour un grand nombre d'anciens une règle et une méthode de vie. »

Ces lignes citées par l'article que nous analysons, sont du regretté chanoine Bardy. C'est bien ainsi que Clément concevait la philosophie. Il déclare hautement : « Nous ne désavouons pas entièrement Platon ». S. Justin l'avait déjà dit. Clément est d'accord avec lui pour penser qu'une inspiration divine s'est exercée sur tous les hommes. Il y a des traces de vérité dans les philosophies païennes. S. Paul lui-même, dans son discours à l'Aréopage, a fait appel à cette sagesse païenne ; il y citait un poète païen, en approuvant le mot qu'il rapportait de lui (Actes, XVII, 23). Il y a donc, au fond, unité d'origine entre la tradition judéo-chrétienne et la tradition hellénique. « Le Logos étant la loi commune des hommes et des dieux, les rend concitoyens les uns des autres » (J. Lebreton). Or,

le Logos est venu parmi nous. Pour Clément, c'est lui l'unique *Pédagogue*, c'est-à-dire le maître à penser de l'humanité :

« Notre instructeur, dit-il, c'est le Dieu saint, Jésus, le Logos, qui est le guide de l'humanité » (*Pédagogue*, I, 7).

Ce bon « instructeur » n'a pas attendu d'être incarné pour s'occuper de l'humanité.

« L'homme, écrit Clément, est la plus grande œuvre du Logos ; sur lui toute sa sollicitude est concentrée, et il dirige l'âme par la sagesse et la tempérance, le corps par la beauté et l'harmonie. Tout ce qu'il y a de beauté et d'ordre dans l'activité humaine est le résultat de l'inspiration du Logos » (*Pédagogue*, I, 2).

Pourtant Clément ne met pas la sagesse païenne sur le même rang que la vérité judéo-chrétienne. Le christianisme seul est la plénitude de la vérité comme il est la finalité de l'histoire. « La philosophie grecque a saisi un fragment de la vérité éternelle..., de la théologie du Logos toujours vivant. Et quiconque rassemble les fragments séparés pour les rendre à l'unité, doit... contempler le Logos parfait, la vérité. »

Telle est la thèse de Clément dans tous ses écrits et notamment dans les *Stromates* (I, 13).

Dès lors, il peut faire un pas en avant. Il avait parlé de ceux qui soutiennent que la sagesse païenne venait du Démon. Mais non, cela ne peut pas être exact. Du moment que la sagesse païenne a pu être source de vertu parmi les hommes, elle ne peut venir, elle aussi, comme le christianisme, que de Dieu (*Stromates*, VI, 17). Tout ce qui est bon vient de Dieu.

Mais comment cela a-t-il pu se faire ? Clément répond :

« La civilisation grecque, avec la philosophie, est bien venue de Dieu aux hommes, mais non par une voie directe, mais tout comme les averses de pluie tombent sur la bonne terre ou sur un tas de fumier ou sur les maisons. C'est de la même manière que poussent les herbes et le froment. Les figuiers et d'autres arbres misérables poussent sur les tombeaux. Tout ce qui pousse a l'air d'avoir sa vérité, car tout subit l'influence de la même pluie. Mais tout n'a pas le même fruit que ce qui pousse dans une bonne terre, lorsque l'on en fait la cueillette » (*Stromates*, I, 7).

Clément, comme Justin, pense que les écrivains grecs ont plagié les écrivains sacrés. Cette opinion nous paraît inadmissible aujourd'hui. Mais il est certain qu'une même Providence a répandu parmi les hommes les parcelles de vérité qu'on trouve chez les philosophes antiques. Seulement, nous faisons aujourd'hui une distinction que ni Justin, ni Clément n'ont faite : à savoir la distinction entre les vérités d'ordre naturel qui viennent de Dieu, par l'exercice des facultés humaines, et les vérités d'ordre surnaturel qui viennent de Dieu sans que les facultés humaines soient capables de les atteindre toutes seules.

Pour Clément, la Providence a préparé les hommes à la pleine révélation chrétienne, à la fois par la tradition judaïque et par la philosophie païenne. « Aux Juifs, la Loi ; aux Grecs, la Philosophie. » La fonction de la Loi et de la Philosophie était la même : préparer les oreilles au message évangélique. Ceux qui vivaient selon la Loi avaient besoin de la foi, et ceux qui vivaient selon la Philosophie avaient besoin de la foi et de l'affranchissement de l'idolâtrie. Par la venue du Christ, l'une et l'autre ont été dépassées et sont devenues anachroniques. « L'histoire de l'humanité se divise ainsi en deux périodes : avant et après Jésus-Christ ». Le Logos fut la source cachée de toute vérité pré-chrétienne. Le Logos incarné est la plénitude de la vérité nécessaire et accessible à l'homme. L'Incarnation est ainsi la clé de l'histoire humaine. La révélation chrétienne est tout ce que la sagesse divine a voulu nous apprendre sur les grands problèmes humains. Les philosophes grecs ont raisonné comme des enfants, qui ne saisissent que des rayons de lumière mais non la pleine lumière. Les chrétiens sont à l'âge adulte. Ce n'est que dans le Christ que tous les rayons épars de la vérité sont réunis en un tout cohérent.

Telle est, dans sa substance, la doctrine de Clément. On accordera qu'elle est très haute et très compréhensive. L'article que nous venons d'analyser et qui a utilisé de manière très judicieuse les travaux récents de G. Bardy, de Mondésert, et de plusieurs autres, ne nous dit rien de l'ouvrage perdu de Clément les *Hypotyposes*, dont Photius, le très érudit patriarche de Constantinople, a fait une sévère critique, en énumérant les très grandes erreurs qu'il y avait trouvées. Mais ne possédant pas cet ouvrage, nous n'en pouvons juger par nous-mêmes. Il reste que Clément, comme nous le faisons, a placé plus haut que la foi des simples la foi éclairée des chrétiens instruits et capables de raisonner sur les rapports de la foi et de la science humaine, pour en montrer l'accord fondamental. Cette manière de penser est tout à l'honneur du grand alexandrin.

X
Le Sahara

Parmi les grandes préoccupations des Français à à l'heure actuelle se trouve l'angoissante question de l'Algérie et avec l'Algérie, le Sahara. Dans les *Etudes* d'octobre 1961, A. Bonnichon intitule un article : « *Sahara, désert mitoyen* ». *La Revue des Deux Mondes*, du 1er octobre, publie d'autre part une étude du général André Pigeot, député de la Saoura, qui a pour titre : « *Le Sahara, sans passion* ».

« Depuis cinq ans, écrit le général Pigeot, le Sahara est à la mode. Après les heureux coups de sonde d'Edjelé on a publié beaucoup de livres et d'articles qui traitent du développement économique des régions désertiques administrées par la France. Plus récemment, à partir des premières négociations avec le F.L.N. on s'est inquiété de l'avenir politique du Sahara. Des discussions se sont ouvertes à ce propos entre tenants de diverses opinions, mais les véritables données du problème n'ont pas toujours été mises en lumière : c'est souvent la passion plutôt que la raison qui a animé les controverses. »

En gros ce n'est pas le Sahara qui intéresse qui que ce soit, c'est le pétrole. Beaucoup de Français se représentent le pétrole saharien comme une sorte d'*eldorado* tombé sur la France, comme par hasard et qu'il ne faut pas lâcher. Les Algériens, à leur tour, soutiennent mordicus et sans l'ombre

d'une raison que le Sahara est partie intégrante de l'Algérie. Mais le problème n'est pas si simple qu'il paraît.

Voyons les faits. C'est sous l'administration française que des compagnies pétrolières ont reçu les autorisations nécessaires pour exploiter le pétrole saharien. L'entreprise verse à l'Etat ce qu'on appelle une *royalty* ou redevance, basée sur le principe habituel de 50-50, c'est-à-dire que la redevance versée à l'Etat est égale au revenu net de l'entreprise. Actuellement, la France emploie sur place, en vue du développement du pays, tout ce qui lui est versé. Il est probable que l'Algérie indépendante, qui compte sur les « richesses du Sahara », fera entrer ces sommes dans son propre budget, ce qui sera une perte certaine pour les Sahariens.

Mais un usage s'est introduit récemment dans nos mœurs, celui des nationalisations. Nous avons, par exemple, en France, nationalisé les houillères. Cela ne peut pas être considéré comme injuste, car les porteurs du capital initial ne furent pas dépouillés, les consommateurs furent mieux servis, et le bien général de la nation, en principe, mieux assuré. Mais les jeunes Etats contemporains comprennent cette opération d'une manière toute différente : la nationalisation pour eux est une pure et simple confiscation. Cette pratique est si courante qu'on la considère comme faisant partie de la sacro-sainte « décolonisation ».

« MM. Ho-Ki-Ming, Nasser, Fidel Castro, Bourguiba, toutes les gloires de notre époque, pratiquent cette confiscation des biens étrangers avec tant d'aisance que l'opinion occidentale semble la trouver naturelle et même légale. »

Cela ne veut pas dire que tout est bénéfice pour eux. Ils stoppent toute propension à investir chez eux et, à la longue, cela ne peut pas être favorable à leurs intérêts. Pour le Sahara, nous sommes bien avertis, car le F.L.N. a déjà déclaré : 1° que le Sahara fait partie intégrante de l'Algérie nouvelle ; 2° que tous les accords passés par la France avec les compagnies pétrolières seront considérés comme nuls et non avenus.

Comment donc vont évoluer les choses. On peut imaginer plusieurs hypothèses :

— 1. Un gouvernement algérien prend la place du gouvernement français, mais il se montre libéral et réaliste. Il sait qu'il a besoin de techniciens, qu'il doit respecter les droits acquis, qu'il a avantage à garder le marché français et qu'il serait beau de sa part d'employer les redevances du pétrole au développement du Sahara. Dans ces conditions, il n'y aurait rien de changé, si ce n'est la couleur du pavillon au haut d'un mât.

— 2. Une autre hypothèse serait celle de la tentation, qui semble assaillir un bon nombre d'Etats devenus indépendants après avoir été colonisés. On y garde rancune à l'ancienne métropole et on veut se venger. Le procédé est courant : on « nationalise » le gaz, le pétrole, les mines, on fait appel à l'est pour avoir des techniciens. C'est ce qui peut arriver de pire. Et il faut espérer que cela n'arrivera pas, car ce ne sera pas non plus tout bénéfice pour le nouvel Etat. Il n'aura pas choisi la liberté mais la servitude.

— 3. Troisième hypothèse : prolongement et transformation de l'O.C.R.S. — Organisation commune des régions sahariennes — qui existe déjà et qui exploite les richesses pétrolières. Cette société pourrait être reconnue par l'Algérie indépendante comme elle l'est par la France actuellement, et elle pourrait devenir un établissement international régional, sous le contrôle de tous les pays ayant des intérêts au Sahara, y compris la France, admise en raison de ses sacrifices antérieurs. M. Guichard, délégué général de cette société a pu dire récemment :

« Quelles que soient les formules retenues pour l'Algérie, l'O.C.R.S., organisation à vocation internationale, peut aisément s'y adapter. »

Si cette dernière solution se confirmait, le Sahara serait en toute vérité un « *désert mitoyen* ». Il serait un centre d'activité économique et servirait d'appui économique à plusieurs nations.

Toutefois, il serait faux de s'imaginer que cette solution soit facile et adéquate. Voici en effet quelques objections :

— 1. La redevance pétrolière, même appliquée tout entière au développement saharien, reste insuffisante. La France la complétait sur le budget métropolitain. L'Algérie indépendante en fera-t-elle autant ? Et si elle le fait, ne voudra-t-elle pas se réserver à elle seule toute souveraineté sur le Sahara, sans tenir compte des Etats limitrophes ?

— 2. Si les Etats limitrophes se mettent d'accord pour cette souveraineté partagée sur le Sahara, la direction collective ne nuira-t-elle pas à l'activité de l'O.C.R.S. ?

Les économistes clairvoyants nous avertissent que « l'inégalité entre nations, sous le rapport des ressources et de l'énergie, crée une situation telle que sur la terre les nations sont plus ou moins *réelles*. » Cela veut dire qu'une nation qui se trouve en sous-développement économique peut bien être juridiquement indépendante et égale aux autres, mais qu'elle reste en fait soumise à des subordinations inévitables. Un pays qui ne peut se suffire est comme un être humain qui n'est pas encore adulte. Que fera l'Algérie une fois indépendante ? Comprendra-t-elle son intérêt, même si cet intérêt coïncide avec celui d'une France qu'elle aura si longtemps combattue ?

Nous sommes en face d'un avenir incertain. La réconciliation France-Allemagne nous donne un bel exemple de rancune vaincue. La sagesse triomphera-t-elle ?

XI

Un pont sur la Manche

Dans *Science et Vie* d'octobre, Henry Moreau écrit en gros caractères : *Un Pont sur la Manche*, et à côté : « Pour le prix de 200 caravelles. »

Ce pont irait du cap Blanc-Nez à South-Foreland et il aurait 33 km 200 de longueur. Il serait lancé à 70 mètres au-dessus de la Manche et devrait réaliser toutes les liaisons entre les deux pays : ferroviaire, routière, énergétique. On calcule qu'il faudrait 6 ans pour le construire et qu'il coûterait 3 milliards de NF. Les plans sont faits et contenus dans le fameux « Dossier Bleu ». Le président du Comité pour sa construction est Jules Moch, le

vice-président Georges Galienne. De nombreuses banques et sociétés d'entreprises ont donné leur adhésion. Georges Galienne soutient que la solution du pont l'emporte et de loin sur celle du tunnel : celui-ci serait uniquement ferroviaire , les voitures ne traverseraient que sur des wagons à double plancher, les voyageurs restant à bord. Mais il y aurait une double et longue attente : 1° au chargement ; 2° au déchargement. De plus le trajet en tunnel sera de 53 km. En cas d'accident et de déraillement, grosses difficultés. En cas de destruction, dégâts pratiquement insurmontables. Le pont, au contraire, en plein air, en pleine visibilité, et avec 20 km de moins, est bien plus « appétissant ».

Il est prévu avec deux voies ferroviaires et cinq voies routières, sans parler de deux voies pour les « deux roues ». On calcule qu'il permettrait un trafic de pointe de 6.000 voitures à l'heure. Parmi ces voitures, les camions et les autocars auront leur place, alors que pour le tunnel, ils font difficulté. Au point de vue stratégique, la sécurité est atteinte par la destruction d'une seule arche. Il permet une liaison énergétique (pipe-lines et canalisations) avec l'Angleterre, par accrochage au-dessous des chaussées.

Il va de soi qu'il y a des objections, mais à ces objections, des réponses sont possibles.

1° Par un brouillard très dense, sur la Manche, que devient votre trafic ?

— *Rép.* : cette objection est aussi valable pour le tunnel. Si l'on ne peut voyager sur terre, on ne pourra pas plus accéder au tunnel qu'au pont, et si l'on peut, avec prudence et lenteur, voyager sur terre, on le pourra aussi bien sur le pont que sur terre. Au reste l'opacité du brouillard diminue avec la hauteur. Il y en aura moins à 70 m. de hauteur que plus bas. Enfin, il existe des éclairages anti-brouillard qui rendront praticables les routes d'accès.

2° Les piles du pont ne vont-elles pas gêner la navigation qui atteint 1000 bateaux par jour ?

— *Rép.* : c'est tout le contraire. Les travées du pont permettront de régulariser une navigation actuellement désordonnée dans la Manche. Il comportera quatre passes affectées aux diverses directions du trafic, chacune d'elles comprenant deux ou quatre travées de 400 m. libres pour le passage des plus gros navires, et un certain nombre de 20 m. On peut affirmer que, loin de faire obstacle au trafic maritime, le pont l'ordonnera et l'aidera.

3° Vous ne pourrez en tout cas réaliser votre pont sans une conférence internationale, en raison des obstacles que vous allez créer sur une mer libre.

— *Rép.* : pas nécessairement. Il existe des précédents qui se sont produits sans recours à une conférence internationale : îles radar - artificielles élevées au Canada et aux U.S.A., jusqu'à 270 km de leurs côtes, pont sur le Petit Belt, construit par le Danemark. Un second pont de 14 km est prévu sur le Grand Belt. Les experts juridiques ne voient pas de difficultés dans cet ordre d'idées.

4° La plus grosse objection vient du prix que coûtera le pont ; prix bien plus élevé que pour le tunnel.

— *Rép.* : c'est d'accord, mais les avantages sont tels qu'on ne peut s'arrêter à cette difficulté. Il y aura pour l'industrie européenne une source de travaux rémunérateurs et cette source sera énorme : 800.000 tonnes d'acier, confection d'un tablier de 36 m. de large, pose de 164 piles, mise en place de 1.200 anneaux elliptiques de béton de chacun 2 m. de haut, 20 m. de large parallèlement à l'axe du pont et 40 m. perpendiculairement à cet axe. Il y aura un matériel énorme en préfabriqués. Les moyens actuels permettent de construire en 4 ans ce pont, alors que la percée de Suez, en son temps, demanda 10 ans, le canal de Panama, 20 ans. La construction de notre tour Eiffel demanda deux ans et deux mois de travaux acharnés, alors que les charpentes en pèsent 100 fois moins que le pont. Il est admis que le tunnel coûterait 1 milliard et demi, moitié moins que le pont. Mais la rentabilité est tout autre aussi.

Supposons que la France assume 1/5 du financement, la Grande-Bretagne et les U.S.A. autant. Les 2/5 restants seront souscrits par les autres pays du Marché-Commun. Pour nous cela ferait 60 milliards d'anciens francs, répartis sur quatre ans. Il va de soi que le pont sera un ouvrage à péage. Mais il est évident que le trafic sera considérable, que les échanges entre la Grande-Bretagne et le continent augmenteront encore, que le nombre des Anglais se rendant en France sera très supérieur à celui des Français se rendant en Angleterre, parce que les Anglais ne viendront pas seulement pour la France, mais pour l'Europe entière. Le tourisme intra-européen ne saurait manquer d'y gagner et la balance des comptes en sera favorable à la France. Les Continentaux allant en Angleterre auront, en effet, aussi à traverser la France à l'aller et au retour.

Ainsi donc, si le pont l'emporte, si l'accord se fait entre les pays intéressés, on peut compter qu'en 1968, 940.000 voitures particulières, 14.600 autocars, 6.300 remorques et caravanes, 23.000 « deux roues », 3.500.000 voyageurs par chemin de fer traverseront le pont. Et ces chiffres sont un minimum. Il est à prévoir que Parisiens et Londoniens prendront vite l'habitude de changer de ville pour leur week-end. Il n'y faudra que 5 heures de route, de Paris à Londres.

« Plus que l'Entente Cordiale, plus que le Marché Commun, le pont du Pas-de-Calais donnerait soudain à l'Europe une cohésion, une unité, une force intermédiaire entre les deux blocs antagonistes du monde. »

XII

Aux sources de la Seine

H. P. Eydoux, l'auteur de « *Monuments et Trésors de la Gaule* », — de « *Cités mortes et lieux maudits de France* », et de « *Hommes et dieux de la Gaule* », évoque pour nous dans *Historia*, n° 179, *le berceau de la Seine*.

D'où vient ce fleuve ? Pour les autres de France, nous le savons avec précision : la Loire prend naissance au Gerbier-des-Joncs, le Rhône au Saint-Gothard, la Garonne à la Maladetta. La Seine, elle, a plusieurs sources, mais toutes sont modestes. Elles ne jaillissent pas dans le fracas et le chaos des montagnes, mais dans un vallon aimable et

mesuré. Les géographes nous disent : sur le plateau de Langres, mais ce plateau est un immense château d'eau qui envoie dans toutes les directions des rivières diverses. Pour aller à la source principale de la Seine, prenez la nationale 71, de Paris à Dijon, par Troyes. A une quarantaine de km avant Dijon, vous prenez à droite une petite route qui vous conduit à un enclos planté de grands arbres. C'est là que la Seine prend naissance en bouillonnant d'une grotte artificielle.

Tout près de là, le terrain est parsemé de substructions et de murs bas. Ce sont des vestiges antiques. Il y a près de deux siècles — exactement en 1763 — on trouva, au village de Blessey, à 2 km des sources, une barque gallo-romaine, un « modèle réduit » en bronze. Cela éveilla l'attention des archéologues. Cette embarcation, qui est aujourd'hui au musée de Dijon, mesurait 54 cm de longueur et était faite de 7 pièces de bronze ajustées. La proue formait une tête de cygne, la poupe une élégante volute. Au moment de la découverte, deux figures de rameurs étaient en place. L'un d'eux a disparu. C'était évidemment un ex-voto. En 1787, on découvrit aux mêmes lieux un trident en fer — celui de Neptune sans doute. Un forgeront en récupéra le métal. En 1822, en démolissant une petite chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Fontaines, on découvrit encore des débris antiques, notamment une main tenant une tête de dauphin.

Tout cela amena la formation d'une « Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or » qui décida d'entreprendre des fouilles systématiques aux sources mêmes de la Seine. Elles commencèrent en 1836 et se poursuivirent plusieurs années. Dès le début des recherches, on découvrit les fondations d'un vaste édifice mesurant 57 m. de long et 18 de large. Au centre, la principale source jaillissait, dans une cour ornée d'un portique dont on retrouva les bases sur place. On montait par deux marches à une pièce où devait se dresser la déesse du lieu. Des inscriptions ne laissaient aucun doute sur son nom : *Dea Sequana : la déesse Seine*[4].

Les fouilles révélèrent un nombre considérable d'ex-voto. On trouva en particulier un grand vase de terre cuite, haut et large de 50 cm, et portant une inscription selon laquelle il avait été offert à la déesse Seine par un certain Rufus. Le nom de « Roux » était alors déjà très répandu. Ce vase était fermé par une feuille de plomb ne pesant pas moins de 10 kilos. A l'intérieur, se trouvaient d'autres ex-voto faits de lames de métal découpées en formes de parties du corps humain. Il y avait aussi un second vase, beaucoup plus petit, mais contenant 830 monnaies romaines.

De toute évidence, il y avait eu là un culte intense. Les Gaulois semblent avoir vu dans les sources une vertu protectrice et curative. La *Dea Sequana* était une déesse de la fécondité et de l'abondance, mais aussi un génie guérisseur. On lui attribuait de nombreuses cures miraculeuses.

Le rapport final de ces fouilles fut présenté par Henri Baudot, le président de la Commission, en 1843. Mais l'archéologie n'en était qu'à ses débuts. Les fouilles avaient au total posé plus de problèmes qu'elles n'en avaient résolu.

Les travaux ont repris en 1926 seulement. Elles furent dirigées par un archéologue original, un autodidacte, plein de rudesse, de jovialité et de véhémence. Il se nommait Henry Corot. On le voyait dès quatre heures du matin sur le chantier. Dans sa musette, il avait apporté quelques pommes de terre qu'il faisait cuire sur place. Il se querellait avec l'inspection du travail, parce qu'il faisait travailler ses ouvriers d'arrache-pied, sans leur laisser de répit, mettant la main à la pâte lui-même et rabrouant vertement quiconque venait le déranger. Il mourut en 1941, fort âgé et il avait à son actif 38 campagnes de fouilles.

C'est à lui qu'on doit en grande partie tout ce qui a été trouvé aux sources de la Seine. En 1932 il découvrit la grande piscine aménagée pour rassembler les multiples petites sources. En 1933, découverte sensationnelle de deux admirables statuettes en bronze : un *Faune au crabe* et une *Dea Sequana* (musée de Dijon). On avait pu, grâce à une monnaie de Domitien, dater la construction de la piscine, de la fin du Ier siècle ou début du IIe. Corot avait des roueries impayables pour obtenir des crédits, la chose la plus importante en la matière. Il en demandait de tous les côtés.

On pouvait croire que le site était suffisamment exploré. Cependant, en 1948, deux archéologues, Roland Martin et Gabriel Grémaud, ont rouvert le chantier. La parcimonie des crédits les a contraints à de lents progrès, d'autant plus qu'il s'est révélé que la partie la plus intéressante à fouiller était celle où l'on avait entassé les déblais des fouilles antérieures. Au cours de 1948 on a trouvé une *cella*, c'est-à-dire une loge destinée à contenir la statue d'un dieu. Il y avait donc eu là aussi un lieu de culte au temps des Gaulois. On y trouva de nombreux ex-voto. Une canalisation faite de gros blocs de pierre fut également dégagée. Et il se révéla que cette canalisation provenait d'une source, qui était le lieu sacré par excellence. Ce site capital fut enfin retrouvé au cours de 1953. Roland Martin put alors écrire :

> « Il est certain que nous sommes, pour la première fois, sur le site, en présence de la source sacrée, qui avait attiré à elle le culte de Sequana et que ce bassin représentait l'élément essentiel des installations culturelles. »

Le bassin sacré, de dimensions modestes, à peine 1 m. 80 de longueur, était enchâssé dans un dallage formant une petite salle. Le culte ici était antérieur à la conquête romaine, mais il fut habillé après coup à la romaine. La trouvaille la plus intéressante a été celle d'une stèle de 45 cm de largeur, avec une tête d'homme, qui est un beau morceau de sculpture gauloise antique. La stèle

[4] Rappelons en marge de l'article que nous analysons que l'une des parties les plus vivantes de la religion gauloise était le culte des sources. Il était aussi répandu que celui des grands arbres. Dans les sermons de S. Césaire, qui vivait dans la première moitié du VIe siècle, on trouve à tout instant des appels de ce genre : *Nolite orare ad fontes ! N'allez pas prier vers les sources.* Si les Gaulois ont tardivement identifié certains de leurs dieux avec les dieux gréco-romains, ce fut toujours là un jeu des intellectuels. Le peuple, lui, n'adorait que les grands arbres — tel le pin de saint Martin — et encore plus les sources. La déesse Seine, voilà donc un trait typiquement gaulois.

portait deux inscriptions en langue gauloise, l'une en caractères latins, l'autre en caractère grecs. On a lu ce qui suit :

ARESEQUANIAREOSIOVRU
SLUCEONERTECOMA

Le graveur n'a pas séparé les mots. Ces mots sont des mots gaulois, et cette langue est très peu connue de nous. Les archéologues nommés plus haut proposent la traduction suivante, qui reste problématique :

Auprès de Sequana les proches ont élevé (cette stèle en l'honneur de) Lucius, fils de Nertecomaros. »

En dehors de cette inscription, on a retiré des fouilles de très nombreux ex-voto, les uns en pierre, d'autres découpés dans des feuilles de métal, bronze, cuivre, traités au repoussé. Il y avait auprès du sanctuaire des échoppes de commerçants et d'artisans au service des pèlerins, comme de nos jours dans tous les lieux de pèlerinage. On figurait le plus souvent les membres guéris. Il a été possible d'établir un dictionnaire des maladies dont souffraient nos ancêtres. L'examen des monnaies découvertes en ce lieu conduit à admettre que le culte durait encore à la fin du IV^e^ siècle. La monnaie la plus récente est de l'empereur gaulois Maxime, tué en 388, sous Théodose. Les chrétiens remplacèrent la déesse par un saint : *Saint Seine*, dont le nom subsiste en Saint-Seine-l'Abbaye. Une croix qui a subsisté jusqu'à la Révolution, avait été élevée auprès de la source. Enfin, sous le second empire, on dressa en ce lieu une nymphe symbolique, qui a été remplacée en 1934, par une copie. Ce serait la *Dea Sequana*, vue de nos jours.

XIII
Notre-Dame de Chalais

Pour terminer, signalons un événement religieux qui réjouira tous les amis de Lacordaire et du grand Ordre dominicain. Les Dominicaines d'Oullins ont décidé de transporter leur monastère à Chalais, qui appartint jadis, à partir de 1844, à Lacordaire. C'était une antique Chartreuse remontant au X^e^ siècle, mais restaurée au XII^e^. Lacordaire y groupa jusqu'à 40 religieux. Parmi les hôtes qu'il y reçut figurent Mgr Gay, l'abbé Perreyve, Montalembert, l'abbé Dupanloup. Tout sera en ce lieu à restaurer, sinon à reconstruire de toutes pièces. Chalais est au-dessus de Voreppe, dans l'Isère, en face du Vercors, dans un cadre grandiose de forêts et de prairies.

« En cette année 1961, où la France célèbre le centenaire de la mort du Père Lacordaire, la restauration de *Notre-Dame de Chalais* apparaît comme un événement d'une grande portée apostolique. Ouverte désormais au culte, l'église du Monastère verra à nouveau affluer les âmes avides de Dieu, qui trouveront dans le calme et la sérénité de *Chalais*, la paix du Christ que le monde ne peut donner. »

A la suite de cette annonce, je relève l'appel suivant que je transcris :

« Si vous voulez aider les Religieuses à restaurer *Chalais*, adressez vos offrandes à *Monastère des Dominicaines*, 23, rue de la Sarra, Oullins, Rhône, C. C. P. Lyon, 5305-72. »

L. CRISTIANI.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

LE PORT DE LA SAINTE COMMUNION AUX MALADES, L'APRES-MIDI

En publiant, dans l'*Osservatore Romano* du 22 octobre 1961 une réponse officielle concernant la possibilité de porter la Sainte Communion aux malades dans l'après-midi, le Saint-Office a résolu les controverses existant jusqu'ici à ce sujet. Voici le texte de cette réponse :

SUPREMA S. C. SANCTI OFFICII

De Sacra Communione infirmis administranda horis postmeridianis

Quæsitum est ab hac Suprema S. Congregatione utrum infirmis, etsi non in periculo mortis constitutis, nec decumbentibus, sed domo egredi non valentibus, Sacram Communionem ministrare liceat horis postmeridianis, quoties ipsi mane Sacram Eucharistiam recipere nequiverint, sive præ sacerdotis absentia, sive præ alio rationabili impedimento.

Feria V^a^ loco IV^ae^ die 19 octobris 1961,

E.mi ac Rev.mi DD. Cardinales rebus fidei ac morum tutandis præpositi, huic Dubio respondendum decreverunt : *Affirmative*.

dummodo :

1° agatur de infirmis qui iam per hebdomadam domo egredi non valeant ;

2° tempus ac frequentia Sacræ Communionis a Parocho vel alio Sacerdote, cui spiritualis cura infirmi incumbit, determinentur ;

3° regulæ serventur quoad ieiunium eucharisticum iam statutæ.

Quam decisionem Feria VI sequenti die 20 octobris 1961, in Audientia E.mo ac Rev.mo D.no Cardinali Secretario S. Officii impertita, SS.mus D.N.D. Ioannes div. Prov. Papa XXIII confirmavit ac publici iuris fieri iussit.

Datum Romanæ ex ædibus S. Officii die 21 octobris 1961.

Sebastianus MASALA.
Notarius

Dans la même colonne officielle, le journal du Saint-Siège faisait suivre ce texte d'un commentaire. L'état actuel de la législation du jeûne eucharistique y est rappelé, d'après la constitution *Christus Dominus* du 6 janvier 1953, le Motu proprio *Sacram Communionem* du 19 mars 1957, le *Monitum* du Saint-Office du 22 mars 1955 et le décret du même dicastère du 21 mars 1960 : ce dernier texte interprétant, en fonction des récents adoucissements, le canon 867, § 4 [1].

Il est également souligné que la présente réponse :

1° vise les malades qui n'ont pas pu recevoir la Communion dans la matinée, soit du fait de l'absence de ministre, soit par suite d'un autre empêchement raisonnable ;

2° ne vaut que pour ceux qui, sans être obligatoirement alités, n'ont pu sortir pendant une se-

[1] *Sacra Communio iis tantum horis distribuatur, quibus Missæ sacrificium offerri potest, nisi aliud rationabilis causa suadeat.*

maine, et cela « précisément à cause de leur état de santé » ;

3° indique qu'il faut tenir compte, sur le plan pratique, des possibilités du clergé local (curés, vicaires, aumôniers d'hôpitaux, de prisons, etc.), lequel aura à juger, dans chaque cas particulier, du caractère raisonnable de la demande et du moment où il sera possible de l'exaucer (à ce sujet, précise le même commentaire, les Ordinaires pourront donner des règles plus précises et adaptées pour satisfaire à la fois aux légitimes requêtes des fidèles et aux autres activités des pasteurs).

Les règles du jeûne des malades sont celles énoncées pour eux dans *Sacram Communionem* (aucune limitation horaire pour les remèdes et les liquides non alcoolisés ; trois heures d'intervalle pour les aliments solides et tout ce qui est alcoolisé).

Le journal vatican souhaite que les facilités précieuses ici concédées marquent la fin des requêtes relatives au jeûne eucharistique, sous peine de voir celui-ci trop amenuisé.

M. N.

SUICIDE D'UN CONDAMNE ?...

Q. — Un condamné à mort a-t-il le droit d'exécuter lui-même la sentence (supposée juste évidemment) ?

R. — Un condamné à mort a-t-il le droit d'exécuter lui-même la sentence et de se tuer ?

1° Si l'ordre lui en est donné par l'autorité publique ? Les auteurs ne sont pas d'accord.

Oui, disent certains : dès que quelqu'un est justement condamné à mort, le juge peut confier l'exécution de la sentence à n'importe qui, y compris le condamné. Dans ce cas l'autorité ne fait qu'instituer bourreau le condamné lui-même. Sans doute « un tel ordre de la part de l'autorité est barbare, mais il semble qu'obéir soit licite, si le geste n'a pas l'allure d'un suicide par décision personnelle. Seul l'examen de chaque cas en particulier permettra de dire si l'on doit parler pour ce condamné d'un suicide ou de l'exécution de sa propre condamnation à mort. » (Häring, III, p. 362, cfr. Noldin II, n° 326, Marc I, n° 733).

Non, disent les autres. Un condamné ne peut être mandaté pour s'exécuter lui-même. Le bien commun n'exige pas qu'un tel mandat puisse être donné, bien que l'exécution soit demandée par le Bien commun. S'exécuter soi-même reste un acte intrinsèquement mauvais qu'un juge ne peut prescrire et qu'un condamné ne peut exécuter. (Noldin, *ibid.*, et Marc, *ibid.*).

Tous les auteurs cependant affirment avec un certain humour que le condamné peut présenter volontairement sa tête à la corde ou au billot, qu'il peut absorber le poison, chaque fois que la présence du bourreau interdit toute résistance. (Saint Alphonse n° 396, Ballerini-Palmieri, II, n° 861).

2° De son propre gré ?

H. Jones dit n° 207 : « Exécuter sur soi-même une sentence de mort régulièrement portée par l'Etat est probablement permis. » Il ne distingue pas s'il s'agit d'une exécution de plein gré ou imposée. Il ne donne pas non plus de raison pour appuyer son opinion. Peut-être est-il difficile de trouver une raison solide pour légitimer l'acte du condamné à mort qui de son plein gré se tue.

En tous cas, un chrétien préfèrera faire confiance à Dieu et attendre comme le Christ l'heure fixée par le Père. (Cfr. Häring, III, p. 362, note 9).

E. G.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

1. Dorothy DOHEN. — **Vertus du chrétien dans le monde.** — In-16 de 166 p., 4,20 NF. — Paris, Edit. du Cerf, 1960.
2. P.-A. LIEGE, O.P. — **Vivre en chrétien.** — In-12 de 126 p., 4 NF. — Paris, Fayard, 1960.
3. Dom Aelred GRAHAM. — **Penser, agir en chrétien d'aujourd'hui.** — In-8 de 336 p., 9,65 NF. — Tours, Mame, 1960.

1. — En sept chapitres d'une doctrine sûre et d'un style alerte et concret, ce petit volume, traduit de l'américain par le P. Roguet, O. P., explique aux chrétiens vivant dans le monde comment ils peuvent et doivent pratiquer la pénitence, le silence, la prudence, le support de la souffrance, l'espérance, l'amour du prochain et l'héroïsme quotidien.

Le ton personnel, les multiples exemples vécus, les remarques de bon sens rendent la lecture de ces pages aussi attrayante que bienfaisante. Tous les laïcs en tireront profit. Et les prêtres et religieux ne se repentiront pas de les avoir parcourues.

2. — La plus grande partie de ce petit livre était déjà connue, soit dans son ensemble, sous la forme d'un « cahier saint Jacques » ronéotypé sous le titre « *L'aventure de la sainteté* », soit en détail, dans plusieurs revues qui en avaient extrait tel ou tel chapitre. Bon nombre de lecteurs avaient ainsi pu apprécier le ton personnel, vivant, solide et direct de l'auteur. Il est heureux qu'une publication dans la collection « Je sais, je crois » permette à ces pages une plus ample diffusion. Les lecteurs de toute condition désireux d'approfondir l'essentiel de la morale chrétienne et de la vivre, trouveront dans ces pages en quoi consiste cette morale, comment elle se distingue des morales philosophiques, comment elle est centrée sur Jésus-Christ et exige la conversion, en quoi consistent l'obéissance et la liberté du chrétien, la prière, le renoncement, le péché, l'apostolat, la sainteté.

Nous aurons l'occasion d'y revenir.

3. — Sous ce titre l'auteur a réuni 19 conférences ou articles « choisis parmi vingt ans de travaux occasionnels » et primitivement destinés aux catholiques américains.

Groupés sous quatre chefs (principes de la pensée catholique, la vie de l'individu, la vie de société, signification de l'expérience religieuse) ils se ressentent de cette variété de temps et de circonstances. Leur longueur et leur importance est très variable, et leur classification est trop visiblement venue après coup. Ainsi les principes se réduisent à deux chapitres forcément sommaires, et la quatrième partie est un peu hétéroclite : on y étudie l'existentialisme, le protestantisme, l'orthodoxie, la doctrine de S. Augustin sur la grâce, la prière, Noël et Pâques.

Le développement lui-même de chaque conférence est parfois un peu touffu, et on y désirerait çà et là plus de précision. Mais le but de l'auteur semble atteint. Visant à faire sortir les catholiques américains de leur religion paisible et routinière, il les aide à réfléchir sur leur foi et leur pratique. Bien des lecteurs de langue française ne pourront que gagner à lire ces pages et en retireront le même profit. Ils feront assez facilement, pensons-nous, le départ entre ce qui concerne les américains et ce qui a valeur plus générale.

Thomas à KEMPIS. — **L'Imitation de Jésus-Christ.** Traduction nouvelle de l'abbé Henri Brossard. — In-8 de XLVIII + 180 p., 22,50 NF. — Club du Livre Chrétien, 176, Bd Berthier, Paris-17e.

Jusqu'à ces dernières années, les érudits étaient divisés sur l'origine de *L'Imitation de Jésus-Christ.* Mais depuis 1956 le doute n'est plus permis. L'examen d'un manuscrit authentique de la Bibliothèque Royale de Bruxelles a permis à M. Délaissé, Conservateur au Cabinet des Manuscrits, de conclure que *L'Imitation* était incontestablement l'œuvre de Thomas à Kempis. L'auteur lui-même avait bien des fois retouché ce manuscrit et l'avait terminé en 1441 dans son abbaye du Mont-Sainte-Agnès, près de Zwolle.

L'occasion était tout indiquée de refaire de ce chef-d'œuvre une traduction serrant le texte d'aussi près que possible. Le travail a été entrepris par un maître tout indiqué : M. l'abbé Henri Brossard, docteur ès-lettres, licencié en théologie et en langues vivantes, professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris, et du Centre Universitaire d'Enseignement supérieur. Elle est présentée dans l'élégante collection du Club du Livre Chrétien, à l'impression fort soignée sur papier offset.

Une introduction d'environ 50 pages nous renseigne sur le manuscrit retrouvé, son titre, son contenu et sa doctrine. Puis elle retrace l'historique des discussions relatives à l'auteur du livre, et signale les principales traductions : pas moins de 7 sont énumérées de 1904 à 1959. Enfin elle souligne l'actualité de *L'Imitation.*

La présente traduction est remarquable par son souci d'exactitude. Si le traducteur hésite, il fait part de ses doutes en note. Ou bien il reproduit, pour plus de clarté, l'expression latine. Ou encore il cite la formule savoureuse d'un ancien traducteur. Toutes choses qui concourent à rassurer le lecteur et à l'intéresser.

Avec cela la typographie aérée, espaçant chaque paragraphe et chaque pensée différente, favorise la lecture lente et méditative. Et aucun commentaire ne vise à prolonger la pensée de l'auteur : le texte est assez prenant par lui-même pour se passer de ce complément forcément plus ou moins subjectif. Nul doute que cette présentation si soignée ne contribue à la diffusion et à l'estime de *L'Imitation,* dans tous les milieux, sacerdotaux, religieux et laïcs.

A.-M. CARRE. O. P. — **Conférences de N.-D. de Paris. 1961 : Prêtres et laïcs, apôtres de Jésus-Christ.** — In-8 de 174 p., 6 NF. — Paris, Ed. du Cerf, 1961.

En cette année-centenaire de Lacordaire, c'est l'annonce de Jésus-Christ par ses apôtres, prêtres et laïcs, qui est le thème de ce Carême que l'éminent Prêcheur confie à sainte Marie-Madeleine devenue, au matin de Pâques, l'apôtre des Apôtres.

De même que chaque évêque est « solidairement responsable, avec les autres évêques, de la mission apostolique de l'Eglise » qui embrasse l'univers, ainsi il n'est pas un point de l'univers où les disciples du Christ, unis à leurs évêques, n'aient en commun cette dignité d'apôtre.

Depuis Noël, la religion se résume en une Personne vivante qui donne Dieu et par qui l'on a accès à Dieu. Mais parce que le Christ est pour nous le modèle unique, tout disciple qui l'imite vraiment devient lui-même un événement capable de bouleverser des vies. Le chrétien qui aime Jésus, qui vit de la plénitude de sa vie réalise la symbiose contemplation-action en laquelle se résume le véritable apostolat. Il a revêtu les armes de lumière.

S. Em. le Cardinal Feltin souligne l'exceptionnelle maîtrise du successeur de Lacordaire et déclare que ce Carême fournit sa véritable charte à l'apostolat des laïcs aujourd'hui si nécessaire.

P. DOURISBOURE, C. SIMONNET, des Missions Etrangères de Paris. — **La Mission des grands Plateaux.** — In-8 de 318 p. — Paris-1er, Edit. France-Empire.

Le P. Dourisboure, d'origine basque, avait achevé en 1870 un passionnant récit intitulé : « *Les sauvages Bahnar* » qui fut maintes fois réédité.

Le présent volume raconte d'abord les tentatives de pénétration qui précédèrent l'arrivée de D. au « pays des sauvages ». Il lui donne ensuite la parole et c'est la partie la plus importante du livre. La 3e partie rapporte les faits les plus saillants survenus jusqu'à la fin de la guerre d'Indochine (1954) et l'installation sur les Plateaux de nombreux réfugiés du Nord-Vietnam qui transforment la physionomie physique, sociale et religieuse de ce pays.

La Mission de Kontum, la « Mission des Montagnards », jadis appelés Moï (sauvages), compte actuellement 30.000 chrétiens montagnards pour 60.000 chrétiens vietnamiens, alors que, en 1954, il y avait 20.000 chrétiens montagnards pour 6.000 chrétiens vietnamiens. Ce brassage de deux races différentes au sud du 17e parallèle accélère l'évolution de peuplades encore primitives mais attachantes. La minorité ethnique de couleur brune ou bronzée qui peuple les montagnes du sud-est asiatique, du Tibet oriental à l'extrémité de l'Indochine « constitue le plus beau casse-tête ethnologique du monde » (p. 296).

Les missionnaires durent explorer une terre inconnue, au climat et à la faune hostiles, défricher, combattre le règne des sorciers et sorcières, détruire des mœurs inhumaines et sanglantes, puis édifier et planter le matériel et le spirituel. Mgr Etienne Cuenot (Bienheureux en 1909), d'origine franc-comtoise, qui lança une 1re expédition en 1842, disait : « *Le mot : impossible n'est pas apostolique* ». Parmi les hardis pionniers de cette entreprise héroïque, il y a lieu de citer les Pères Combes, Fontaine, Arnoux, Dzo (annamite), et surtout Dourisboure qui, pendant 35 ans, incarne l'implantation chrétienne sur les Grands Plateaux. Dieu connaît tous ceux qui sont morts à la tâche.

Spes non confundit. « *Vive la joie quand même !* » la joie du Christ que personne n'a pu leur enlever.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 novembris 1961

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude - Gillot, LANGRES (Haute - Marne)

FUTURS ENSEIGNANTS

FUTURES ENSEIGNANTES

★ Pour préparer, par correspondance, dans d'excellentes conditions : Propédeutique, Baccalauréats, Brevets, tous examens, adressez-vous à la

"SECTION ENSEIGNANTS"
du Cours Catholique

★ Des professeurs choisis vous sont réservés. Informés de votre qualité, il vous donnent des conseils adaptés, qu'il s'agisse d'études générales ou spéciales (droit, comptabilité, économat).

★ Toutes précisions sont données par la notice E 724 expédiée sur demande. Tarifs spéciaux.

Les Ecclésiastiques, Religieux, Religieuses, sont assimilés aux Enseignants.

COURS CATHOLIQUE

Tous enseignements par correspondance, 70, rue Michel-Ange, PARIS 16e

MI-BAS NOIR pour **PRÊTRES**

KYDUR

3 paires : franco
coton . 11 NF.
laine : 21 NF.
fil . 12 NF.
nylon 15 NF.

Indiquer pointure

Etablissements Guillot-Oudin
ROMILLY-S/-SEINE (Aube)
C. Ch. Postal : Paris 1776-05

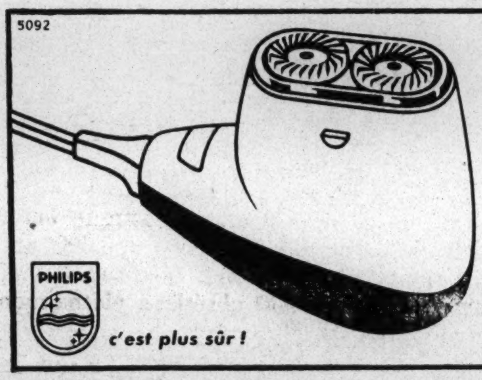
CHEMINS DE CROIX

Bois — Cuivres — Peintures

Travail artisanal soigné

ODETTE ROCHE CONLIEGE (Jura)

Photos — Tarifs gratuits sur demande



Plus que jamais champion du monde

RASOIR PHILIPS

"STANDARD UNIVERSEL"

65 NF

Lotion Olfran pré-shave: spécialement étudiée pour préparer le visage. Permet de se raser encore plus agréablement.
Lotion Olfran after-shave : rafraichissante, adoucissante et tonifiante. Sensation de bien-être après le rasage.

L'HIVER EST LA!...

Chauffez vite maintenant...

vos ÉGLISES et SALLES D'ŒUVRES

par l'air chaud pulsé **" ETNA "**

Ets. GUICUET - Chalon-sur-Saône (SAONE-ET-LOIRE)

Se recommander de la revue

LOURDES

PALAIS du ROSAIRE
MAISON CATHOLIQUE

LISIEUX

Objets de piété

AU SERVICE DES VOCATIONS

Ouvrages de l'abbé Henri BERTHET

Professeur au Petit Séminaire de Richemont

* **EN VACANCES.** Méditations pour jeunes séminaristes. 4e édition en un seul volume. 300 p., 5,50 NF. (Edit. Apostolat de la Prière, Toulouse). — Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales.

* **MANUEL DE CONSCIENCE.** Conseils pratiques pour la confession, l'examen particulier, la direction et les retraites. Pour être mis entre les mains des dirigés : séminaristes, novices et toutes âmes désireuses de bien utiliser confession et direction. 3e édit. ; 184 p., **2,50** NF. (Procure générale du clergé, 1, rue de Mézières, Paris-6e).

* **Examen de conscience du séminariste.** 2e éd. ; **0,25** NF. (Procure).

* **Chemin de croix du séminariste.** 2e édit ; **0,25** NF. (Procure)

* **PRETRES DE DEMAIN.** « Méditations » pour grands séminaristes. 284 p. ; 4 NF. (Procure). « Une grande richesse de documents, de conseils pratiques qu'on ne rencontre pas ailleurs » (F. Tollu, supérieur du Séminaire des Carmes). — « Cet excellent livre est à la fois adapté et riche de substance. » (« Ami du Clergé »).

Sois notre force. Prières eucharistiques (communion, visites). 2e édition, 150 p., ; 4 NF. (Ap. de la Prière).

* **Jusqu'au don total : Jean Juste, séminariste (1933-53).** Sa vie, ses carnets intimes. 2e éd., 210 p. ; 6 NF. (Ap. de la Prière). — « Cette mort prématurée d'un jeune homme étonnamment doué pour un apostolat conquérant est un appel en même temps qu'un témoignage. Il faut que ce livre se lise et se relise. Rien n'est plus tonifiant que le spectacle de la sainteté — car il s'agit de cela — dans les humbles actions de chaque jour » (« La Croix »).

Résumé d'orthographe et règles de lecture publique. 72 p., **0,80** NF. (Edit. de l'Ecole), 120e mille. Les 25 pages sur la lecture publique sont précieuses pour former les jeunes lecteurs dans les séminaires.

* **NOS BELLES CHANSONS.** Recueil noté de 260 des plus belles chansons françaises. Pour séminaires, collèges, colonies, etc... 45e mille, 320 p. ; 4 NF. Editions Stéfa, 4, rue des Trois-Meules, Saint-Etienne (Loire).

Méthode élémentaire d'accompagnement du chant grégorien et des cantiques, **2,50** NF. — **Accompagnement facile des Vêpres : 1** NF. — **Recueil de cantiques : 3** NF. — **Alleluia,** 40 cantiques sur fiches : **1** NF. (Edit. Stéfa).

Le saint du jour. Notice d'une page sur chaque saint du calendrier. Pour lecture quotidienne au réfectoire, 330 p. **4,80** NF. (Lethielleux).

* **Chemin de croix de la religieuse. 0,75** NF. (Lethielleux).

* **Pourquoi des petits séminaires ?** 36 p. Préface de Mgr Duperray (Bonne Presse).

* **PRETRE, PREPARE TA RELEVE.** Petite pastorale des vocations. Préface de Mgr de Bazelaire. 140 p. ; **3,50** NF. (Edit. Fleurus). Traduit en espagnol.

* **FOYERS CHRETIENS ET RELEVE SACERDOTALE.** A diffuser dans les familles chrétiennes et celles des séminaristes. Ce que les parents peuvent et doivent faire pour la préparation, le discernement et le soutien des vocations. Préface de Mgr de Bazelaire ; 150 p. : **5,70** NF. (Bonne Presse).

NB. — *Tous les ouvrages marqués d'un astérisque* (*) *sont en vente au* CENTRE NATIONAL DES VOCATIONS, *19, rue de Varenne, Paris-7e.*
C. C. P. Paris 2262-80.

LIVRES REÇUS

R. P. Jean DANIÉLOU. *Les symboles chrétiens primitifs.* (14×20,5), 160 p. Paris, Edit. du Seuil.

Guy CASARIL. *Rabbi Siméon Bar Yochai et la Cabbale.* (12 × 17,5), 180 p. *Ibid.*

Dr A. STOCKER. *Folie et santé du monde.* (14 × 19), 238 p. Paris, Nouv. Edit. Latines.

Groupe Lyonnais d'Etudes Médicales. *La Vieillesse.* Problème d'Aujourd'hui. (13×20), 344 p., 10,50 NF Paris, Edit. Spes.

Mgr P.-M. LACOINTE, Ev. de Beauvais. *Chanoine Charles Fichaux* (14 × 19), 304 p., 12 NF. *Ibid.*

R. P. Alph. DENIS, O.S.B. *De la vie parfaite selon S. Fr. de Sales* (14 × 19), 244 p., 14,60 NF. Paris, Bonne Presse.

R. P. Henri JOMIN, S. J. *Vues chrétiennes sur la Chine.* (11,5×19), 220 p., 7 NF. Paris, Edit. Flammarion.

Ch. JOURNET, J. MARITAIN. *Le Péché de l'Ange.* (14×22,5), 246 p., 25 NF. Paris, Edit. Beauchesne.

Georges M.-M. COTTIER. *Du Romantisme au Marxisme.* (15 × 22), 232 p., 17,80 NF. Paris, Editions Alsatia.

Louis COGNET. *Le Jansénisme.* (11 × 17,5), 128 p. Paris, Presses Univ. de France.

R. P. Jean DANIÉLOU. *Scandaleuse vérité.* (14,5 × 19,5), 192 p., 7,50 NF. Paris, Edit. Arth. Fayard.

Jean COLSON. *Agapé* (Charité) chez S. Ignace d'Antioche. (12×19), 104 p., 4,50 NF. Paris, Edit. S.O.S., 106, rue du Bac (7e).

Jean COLSON, *L'Evêque.* Lien d'unité et de charité chez S. Cypr. de Carthage. (12 × 19), 120 p., 4,50 NF. *Ibid.*

E. H. SCHILLEBEECKX. *Le Mariage est un Sacrement.* (12,5×19), 74 p., Paris, Office Général du Livre.

Joseph BÉCAUD. *Artisans de la Paix parmi les peuples.* (14×19,5), 158 p., 4,95 NF. Paris, Les Edit. Ouvrières.

Dr André BERGE. *Propos aux parents et aux éducateurs.* (12×18,5), 294 p. Paris, Edit. Montaigne.

Jean BONIFACE. *Choses et autres* (2e vol.). (14 × 22,5), 86 p. Marseille, Edit. Leconte, 98, Cours Lieutaud.

Robert SABATIER. *Les plus belles lettres de saint Vincent de Paul.* (11,5 × 17,5), 156 p. Paris, Edit. Calmann-Lévy.

R. P. Vincent de Paul RANDE. *Dieu, Notre Père.* (12,5 × 16,5), 224 p., 5,40 NF. Paris, Edit. du Cerf.

Maurice BLONDEL. *Carnets intimes* (1883-1894). (14 × 23), 560 p., 27 NF. *Ibid.*

R. P. Benoît PRUCHE, O.P. *Histoire de l'Homme.* Mystère de Dieu. (15 × 23), 452 p., 24 NF. Paris, Desclée de Brouwer.

Cahiers de l'Actualité Religieuse. *La Parole de Dieu en Jésus-Christ.* (14,5 × 21), 320 p., 15 NF. Paris, Edit. Casterman.

Jean BABELON. *La civilisation Française de la Renaissance.* (14 × 20), 272 p., 12 NF. *Ibid.*

Abbé Michel VEISSIÈRE. *Une Communauté canoniale au Moyen Age.* St-Quiriace de Provins. (16× 25), 414 p., 30 NF. Meaux, Bibliothèque Diocésaine, 8, rue de Châge.

LIBRAIRIE
38, rue St-Sulpice
PARIS - 6e

MIGNARD

EDITEUR
Tél. Dan. 03-88
C.C.P. Paris 6249-19

Dépositaire des Editeurs Pontificaux et Imprimeurs du Saint-Siège

LITURGIE - LITTERATURE RELIGIEUSE ET GENERALE

Tous les bons livres — DISQUES ELECTROPHONES

Choix important de Missels d'Autels
et de Nouveaux Bréviaires Romains ou latin-français

ASSORTIMENT UNIQUE EN FRANCE DE TOUS MISSELS RECOMMANDES AUX FIDELES

GRANDE VARIETE D'IMAGES - SOUVENIRS MORTUAIRES - MAROQUINERIE - CUSTODES

LES PLUS BEAUX MODÈLES DE CRÈCHES
ET SANTONS pour intérieurs Familiaux, Eglises, Salles d'Œuvres

GRAND CHOIX D'ARTICLES DE BON GOUT, POUR LES CADEAUX DE FIN D'ANNÉE

PROCURE ARTISANALE DU CLERGÉ — ATELIER D'ART SACRÉ
Pour l'Eglise Ancienne, Rénovée ou Nouvelle

CHEMINS DE CROIX — OBJETS RELIGIEUX et de CULTE — ORFEVRERIE — PEINTURES
STATUES pour intérieur ou extérieur — ART Ancien et Moderne

CHASUBLERIE : ORNEMENTS EN GRANDES FORMES
à des prix de fabrique dans des tissus de 1er choix

MODÈLES RÉPUTÉS DE TUNIQUES & AUBES, MARQUE C. D.
pour Communiants, Chantres, Clercs et Enfants de Chœur

EXPEDITIONS — ***EXPORTATION***

CATALOGUE GENERAL ILLUSTRE 1961 *sur simple demande*

Vient de paraître :

Une héroïne du Christ pendant la révolution

MARIE-ADÉLAÏDE DE CICÉ

Biographie inédite et particulièrement intéressante d'une âme forte et courageuse jusqu'à l'héroïsme bien que délicate et sensible. A la veille même de la Révolution française, A. de Cicé conçoit le plan et le désir d'une forme nouvelle de vie religieuse adaptée aux besoins des temps. Sous la direction éclairée du R. P. de Clorivière et à travers mille dangers et difficultés, elle fonde la Société des Filles du Cœur de Marie, initiative hardie et opportune dont l'avenir devait révéler l'efficacité.

A. de Cicé ajoute à l'histoire des femmes de France une noble et belle figure que le lecteur est heureux de découvrir et dont il ne peut qu'admirer la foi ardente et l'universelle charité.

« Qui pourrait ne pas tirer profit de la lecture d'un tel ouvrage destiné, en cette période tragique, à ranimer le courage, à stimuler les efforts, à faire toucher du doigt les moyens ou les armes grâce auxquels l'Eglise est sortie victorieuse de ses ennemis ? »

(Exrait de la préface de Son Eminence le Cardinal Valerio Valeri).

Volume de 306 pages dont 48 en illustrations héllos et 2 planches couleurs hors-texte. Format 15 x 20, relié toile sous jaquette quadrichromie.
Réalisation et impression par les Presses monastiques, Abbaye de la Pierre qui Vire.

En vente chez les libraires et à la Maison Générale des F. du C. de M.
37, rue N.-D.-des-Champs, PARIS-6.

DIMANCHE

19

NOVEMBRE

Journée Nationale

du

SECOURS

CATHOLIQUE

dans toutes les paroisses de France